

Cercle Royal des Officiers de Réserve de Mons et Région

Je serai fidèle envers mon Roi, mon Pays et l'Armée, garante de son intégrité
Ik zal loyaal mijn Koning, mijn Land en het Leger, waarborg van zijn onschendbaarheid dienen

CONTACT

2 et 3/2012

Trimestriel

Avril - Mai - Juin - Juillet - Août - Septembre

Belgique-België
P.P.-P.B.
7000 Mons
BC 17454

P 801051

Bureau de dépôt :
Mons - Hyon



M. Raymond TASIAUX
DREVE DU PROPHETE, 62

7000 MONS

Editeur responsable
Alain KICQ
Rue de la Licorne, 34
7022 Hyon
Belgique - België

SOMMAIRE

- Le mot du Président
- La campagne de Russie de 1812 et ...
- La retraite de Russie
- L'histoire du parachute
- 1941 : les paras allemands envahissent la Crète
- L'histoire de l'escadrille Normandie-Niemen
- La fête nationale
- L'activité des Spiroux du 29 septembre

Chers Camarades,

L'été dont la douceur du climat se fait attendre annonce un temps de repos qui met entre parenthèses nos activités professionnelles. C'est le moment de prendre quelques instants de vacances en famille et de visiter ou de découvrir des coins de notre pays ou d'ailleurs qui nous apporteront détente et bonheur. C'est aussi l'occasion de se (re)plonger dans la lecture d'un livre délaissé à cause d'un travail trop prenant.

En mai dernier, certains d'entre vous ont participé à l'activité Monchartourn, la journée voyage et découverte qui avait pour thème « Sur les pas de l'Empereur » de Charleroi à Waterloo. Merci à André Balériaux, Alain Arcq et le frère de Guy Charlier qui nous ont concocté un programme de découvertes rempli de détails d'un intérêt manifeste.

Je relaie l'invitation du Commandant de la Province à participer au Te Deum du 21 juillet en la Collégiale Ste-Waudru à 11H00. Ce sera l'occasion de nous de réaffirmer notre serment d'Officier. Votre présence est requise dès 10H30. Vous trouverez les détails de la manifestation qui se déroulera à Mons dans ce Contact.

La programmation de la journée des Spiroux se fera à la fin septembre. Le matin, nous visiterons le site de la **bataille de Malplaquet** qui a eu lieu le 11 septembre 1709 dans le cadre de la Guerre de Succession d'Espagne (*) et, l'après-midi, nous visiterons l'exposition temporaire qui aura lieu sur le **site archéologique de Bavay** et qui aura pour thème « **Quoi de neuf Docteur ?** ». C'est une exposition qui mettra en exergue le rôle de la médecine dans l'antiquité. Un(e) guide sera sur place pour nous décrire les pratiques médicales en vigueur à cette époque. Nous visiterons ensuite le **forum** de Bavay. Une fois n'est pas coutume et pour satisfaire la curiosité d'un plus large public, nous avons choisi de visiter un site qui ne revêt pas spécialement un caractère militaire bien que Bavay était à l'époque de l'empire romain un nœud de communication et un centre d'affaires importants. Nous partagerons de midi le **repas** à la **Taverne du Baron** qui se situe à **Gussignies** dans un cadre bucolique en bordure de la rivière l'Hogneau. Une visite de la micro brasserie est également prévue avant de prendre le repas.

La journée se terminera aux environs de 17H30. De cette manière, les participants pourront rejoindre leur lieu d'habitation à une heure convenable. Pour les détails, je vous invite à consulter les dernières pages de ce Contact.

Je souhaite à chacun d'entre vous un bel été et vous donne rendez-vous à notre prochaine activité.

Le Président

(*) A l'heure où nous clôturons ce Contact nous apprenons le décès de Monsieur Barbera, spécialiste de la bataille de Malplaquet, qui devait nous guider. J'attends des nouvelles de l'association à qui j'ai demandé si il était possible d'obtenir les services d'une autre personne. Si pas, nous visiterons le musée du marbre à **Bellignies**. Merci pour votre compréhension. Les inscrits seront prévenus du changement possible de la visite du matin. Pour ce faire, veuillez compléter et renvoyer le bulletin d'inscription en fin de ce Contact.

Le 24 juin 1812 : La campagne de Russie, du Niémen à la Moskova

Le 24 juin 1812, Napoléon 1er franchit le Niémen avec ses troupes. Il envahit la Russie sans déclaration de guerre préalable (comme Hitler 129 ans plus tard à deux jours près !).

La Russie, dévoreuse de la *Grande Armée*



Quand il franchit le Niémen avec la Grande Armée, Napoléon 1er cherche comme à son habitude le choc frontal avec l'armée ennemie. Mais, tirant parti de l'espace russe, les Russes se dérobent aux attaques et insidieusement, d'étape en étape, entraînent la Grande Armée vers Un ennemi insaisissable



Après le traité de Tilsit, conclu cinq ans plus tôt, l'Empereur des Français a été décontenancé par le tsar Alexandre 1er qui a feint d'être son allié mais a continué d'accueillir dans ses ports des navires britanniques et, après le congrès d'Erfurt, n'a rien fait pour empêcher l'Autriche de reprendre les armes.

Il croit pouvoir le ramener à la raison au terme d'une campagne militaire (une de plus) avec une armée plus nombreuse qu'aucune autre : la *Grande Armée* compte en effet pas moins de 700.000 hommes à son entrée en Russie, en juin, dont 300.000 Français.

Fort de cet avantage numérique, Napoléon 1er cherche comme à son habitude le choc frontal avec l'ennemi. Mais il se montre très vite désemparé par la tactique russe. Sous le commandement du prince Mikhaïl Barclay de Tolly et du général Bagration, les deux armées ennemies, environ 200.000 soldats au total, se dérobent au combat tout en se repliant vers l'Est et en brûlant sur leur passage les récoltes et les entrepôts de vivres.

Napoléon ne résiste pas à la tentation de les poursuivre. C'est seulement en prenant Vilnius, en Lituanie, le 28 juin, qu'il prend conscience de la tactique ennemie : entraîner la Grande Armée dans les profondeurs du pays pour l'épuiser. Il n'en poursuit pas moins son chemin vers Vitebsk puis Smolensk.

Cette tactique de la terre brûlée a été préconisée par Clausewitz, officier prussien entré au service du tsar, et appliquée par Barclay de Tolly, un officier d'origine écossaise. Coûteuse en vies humaines, elle suscite des récriminations dans l'état-major russe qui obtient le 17 août 1812 le limogeage de Barclay de Tolly et son remplacement par le vieux maréchal Koutouzov.

Ignorant des réalités climatiques et géographiques, Napoléon commet erreur sur erreur. Au lieu de se diriger vers la capitale Saint-Pétersbourg, il se laisse entraîner vers l'ancienne métropole, Moscou, à plusieurs centaines de kilomètres. Le climat continental, caniculaire, épuise les soldats et ceux-ci souffrent de la dysenterie et du manque de ravitaillement.



Un choc sans suite

Le 7 septembre 1812, sur les bords de la Moskova, près du village de Borodino, Koutouzov offre enfin à Napoléon l'affrontement tant attendu.

Du fait de ses pertes antérieures et de l'effilochement de la *Grande Armée* sur plusieurs centaines de kilomètres, Napoléon ne dispose à ce moment crucial que du tiers de ses effectifs initiaux. Sur les 440.000 soldats qui ont traversé le Niémen (non compris les hommes des équipages), 100.000 sont restés à l'arrière pour sécuriser les régions occupées. Et près de 200.000 ont disparu, morts, blessés, déserteurs ou prisonniers, victimes de la dysenterie, de la faim, des attaques des Cosaques ou des combats.

Face à des Russes aussi nombreux et aussi bien armés, qui ont pris le temps de préparer la bataille, Napoléon sent la victoire lui échapper. Mais sur la fin de la journée, ses alliés bavarois et saxons lui sauvent la mise.

Le maréchal Michel Ney se distingue également à la tête du 3^e Corps de la Grande Armée, ce qui lui vaudra plus tard le titre de Prince de la Moskova. Mais l'empereur commet l'erreur gravissime de ne pas engager la Garde impériale. Il veut garder celle-ci intacte pour la suite. En conséquence de quoi, la victoire reste indécise et l'armée russe toujours intacte.

Les pertes sont très lourdes : 30.000 côté français dont 47 généraux, contre 50.000 côté russe. Le général Bagration est tué et Koutouzov, remis de son erreur stratégique, décide de reprendre à son compte la tactique de la terre brûlée de son prédécesseur en refusant tout nouvel affrontement.

La Grande Armée entre enfin à Moscou. C'est pour s'apercevoir que la ville a été désertée par tous ses habitants...



La retraite de Russie : du Niémen à l'Elbe

Trop fréquemment, l'évocation de la retraite de Russie s'achève sur le franchissement tactique de la Bérézina, qui permet à la Grande Armée d'échapper à la tenaille russe. Mais les survivants ne s'égaillent pas dans la nature pour rejoindre, dans la deuxième quinzaine d'avril 1813, les régiments nouvellement levés qui entament la contre-offensive contre les coalisés à partir de l'Elbe. En réalité, une manœuvre retardatrice est menée du Niémen à l'Elbe, de décembre 1812 à avril 1813. Ce mouvement rétrograde continu constitue le « chaînon manquant » qui permet de lier la campagne de Russie aux campagnes de Saxe et de France, faisant ainsi un tout des guerres menées par l'Empire français contre un nombre toujours plus important d'adversaires européens, de juin 1812 à avril 1814.

Fin novembre 1812, le dispositif de la Grande Armée peut se décrire ainsi. L'aile nord (23 000 combattants formant le 10^e CA de Macdonald) manœuvre entre Riga et le Niémen. L'aile sud (40 000 soldats du corps autrichien de Schwarzenberg et du 7^e CA de Reynier) couvre le grand-duché de Varsovie. Au centre, les rescapés de l'expédition de Moscou ont aggloméré, au fur et à mesure de la retraite, les diverses unités qui assuraient la sécurité de leurs arrières. Ils représentent désormais un groupement de 35 000 hommes, suivis de 10 000 à 15 000 traînards. Les Russes tentent alors de piéger cette portion centrale au niveau de la Bérézina grâce à une tenaille formée par les 28 000 soldats de Tchitchagof, qui tiennent la rive occidentale, les 25 000 de Wittgenstein et Steinheil, qui arrivent du nord, et les 50 000 de Koutouzov, qui poursuivent l'empereur. Prenant ses adversaires de vitesse, Napoléon traverse du 24 au 29 novembre, avant que les forces ennemies aient pu effectuer leur jonction

et l'écraser. Au matin du 29, la Grande Armée brûle les ponts derrière elle, laissant seulement sur la rive orientale une partie des blessés et des traînants.

L'abandon du Niémen



L'empereur quittant ses troupes le 5 décembre 1812, après avoir confié le commandement à Murat, a la certitude de les avoir sauvées du piège adverse. Il résume d'ailleurs ainsi la situation dans une lettre du 29 novembre (1) : « *L'armée est nombreuse, mais débandée d'une manière affreuse. Il faut quinze jours afin de la remettre au drapeau.* » Le 4 décembre (2), il estime que « *dix jours de repos et de vivres en abondance remettront la subordination* ». Décidé à faire hiverner sur place les rescapés, il donne en ce sens des ordres très clairs (3) : établir un dispositif cohérent sur le Niémen, appuyé sur Vilna et Kovno, afin de permettre aux survivants de se regrouper et de se réorganiser tout en amalgamant les renforts venant d'Allemagne. De fait, les réserves de Vilna contiennent près de quatre millions de rations, 30 000 paires de souliers, un nombre considérable de fusils et d'effets. De plus, la garnison vient d'être renforcé de 12 000 hommes parfaitement entraînés et équipés. À condition d'établir quelques batteries d'artillerie, des palissades et une quinzaine de redoutes, la place peut servir de camp retranché tout l'hiver. Parallèlement, en deuxième ligne, le dispositif s'appuiera sur Koëningsberg, Posen et Dantzig puis, en troisième ligne, sur les places de l'Oder et le grand-duché de Varsovie. De plus, Napoléon est persuadé que les Bavares du général de Wrède arrivent au-devant de lui et que Schwarzenberg n'est plus qu'à trois marches de sa gauche, soit moins de 100 km. Bref, en additionnant les forces des ailes nord et sud, les présents du groupement central et les renforts venant d'Allemagne et mis en route antérieurement à la retraite, il pense pouvoir disposer, en quelques jours, de plus de 170 000 hommes ce qui, avec l'appoint du 5^e corps polonais (qui fera ses forces dans le grand-duché), est suffisant pour attendre le printemps en sûreté. À cette époque, à la tête d'unités venues de France, d'Italie ou des pays alliés, il sera en mesure d'entamer une nouvelle campagne.

Or, la réalité est toute autre. Dans les rangs des rescapés, sitôt connu, le départ de l'empereur provoque une véritable crise morale. L'aggravation des conditions météorologiques suscite, par ailleurs, des pertes énormes. De Moscou à la Bérézina, il n'y avait eu que trois jours de froid extrême et 65 000 hommes avaient disparu. Après la Bérézina, on comptera 22 jours de gel continu, avec des nuits, voire des journées, où la température descend en dessous de -30°C ! (4) Les trois étapes qui séparent Smorgonie de Vilna ont ainsi probablement causé la perte de plus de 20 000 hommes. Enfin Murat s'avère incapable de gérer fermement la situation. Dès lors, le groupement central se délite tandis que Koutouzov, à deux ou trois jours de marche, organise la poursuite de façon à encercler Vilna, où les fuyards ne peuvent manquer de s'arrêter, afin de réaliser là le gigantesque coup de filet qui a échoué sur la Bérézina.

Les survivants se présentent en masse à Vilna. Sourds à tous les appels à la raison, ils forment une foule inorganisée et incommandable. Le 10 décembre, les derniers arrivent, les Cosaques sur leurs talons. Cédant à la panique, Murat ordonne l'évacuation après avoir enjoint aux ailes nord et sud de retraiter sur Tilsitt. Le désordre entraîne la perte de tout le matériel, dont 100 à 120 pièces d'artillerie, et du trésor de l'armée. Le moral est au plus bas et Koutouzov note, le 14 décembre (5) : « *Tous les jours, les détachements en reconnaissance font des centaines de prisonniers qui ne se donnent même plus la peine de se défendre.* » Ce phénomène de panique collective empêche tout regroupement à Kovno et les rescapés continuent leur route, munis de vivres et parfois de nouvelles armes, attirés par le Niémen comme par un aimant. Finalement, en incluant retardataires et isolés, 20 000 à 25 000 soldats (dont 2 500 combattants organisés entourant Murat et l'état-major) franchissent le fleuve.

Rétablissement temporaire sur la Vistule



La désorganisation et l'insubordination demeurent extrêmes, la température oscille entre -22,5°C et -30°C (6). Toutefois, de petits détachements de cavalerie précèdent désormais les colonnes afin de préparer les haltes et d'éviter les scènes lamentables de Vilna et Kovno. Murat a décidé d'arrêter les fuyards à Insterburg et Gumbinnen, de les réorganiser très sommairement puis de les diriger sur les places de la Vistule, où ils se rallieront par corps d'armée. Parallèlement, Macdonald, Schwarzenberg et Reynier assureront aux ailes la

protection des rescapés avant de s'aligner sur le nouveau dispositif, dont la solidité sera assurée par les forteresses de l'Oder et le grand-duché de Varsovie..

Ce plan semble se dérouler sans heurts. Le 17 décembre, de Gumbinnen, Berthier assigne aux divers corps d'infanterie une destination et un itinéraire (7), tout en dirigeant sur Koënigsberg les cavaliers démontés, sur Dantzig les sapeurs et artilleurs isolés. Larrey témoigne de cette reprise en main 8 : *« Arrivés à Gumbinnen et successivement, nous trouvâmes des abris pour nous loger et assez de subsistances pour la nourriture des troupes (...). Pour la première fois aussi, nous eûmes le bonheur de faire séjour au milieu de ces avantages. Cet intervalle de temps permit aux troupes isolées de continuer leur route sur Koënigsberg et à beaucoup de soldats égarés de la Garde de se rallier sous leurs drapeaux. On reçut de plus quelques détachements des gardes napolitaines, avec plusieurs pièces de canon et de cavalerie. Ces divers renforts grossirent assez notre corps d'élite pour le mettre en état de faire face à l'ennemi et de former même notre arrière-garde. Dès ce moment, nous continuâmes notre marche avec ordre et avec une meilleure discipline. Les logements et des distributions régulières se firent dans tous les lieux d'étape ; des habits neufs, fournis par les magasins français des premières villes de la Vieille Prusse, furent distribués aux soldats et ils entrèrent à Koënigsberg, du 25 au 26 décembre, en bon ordre et dans une assez belle tenue. »*

Un premier bilan révèle que les corps d'armée revenus de Russie sont totalement détruits. En revanche, le 10^e CA et l'aile droite offrent une ressource de près de 63 000 combattants aguerris. Or, l'armée russe, qui a tout autant souffert, s'est placée dans une position fautive.

Progressant en direction de Vilna et Kovno, elle est vulnérable à une attaque de flanc des 26 000 Autrichiens, alors à Grodno et Bialystok. L'état-major impérial projette donc un plan simple : Schwarzenberg prendra l'offensive vers le nord, tandis que le 7^e CA contiendra le groupement Sacken et protégera le grand-duché de Varsovie. Il s'avère possible, par ce biais, d'infliger de graves dommages aux Russes et d'assurer ainsi à la Grande Armée un répit suffisant pour se réorganiser, voire se réinstaller en Lituanie. Mais il faut abandonner cette audacieuse combinaison : Schwarzenberg, qui a entamé des pourparlers avec l'ennemi, décide de retraiter sur Varsovie, de façon à exposer le moins possible ses régiments qui constituent un enjeu diplomatique d'importance croissante. Murat et Berthier, pas dupes mais dépourvus de moyens de contrainte, ne peuvent s'y opposer. Dès lors, après avoir abandonné Grodno sans combat et entraîné le 7^e CA dans leur marche rétrograde, les Autrichiens prennent position sur la Narew.

L'état-major français doit désormais raisonner avec deux sous-secteurs autonomes, l'un au nord, l'autre au sud de Grodno, possédant chacun leur dynamique propre. Le grand-duché de Varsovie étant protégé par l'ex-aile droite, Murat décide de rétablir la situation en Prusse orientale. Prenant en compte les délais d'arrivée des divers renforts, s'appuyant sur la possibilité de pousser plus à l'est un certain nombre d'unités, il espère fort logiquement avoir pris, au 10 janvier, un dispositif cohérent. Les forces en état de combattre s'articuleront à ce moment-là en une première ligne, en avant de la Vistule, composée dans le secteur nord d'environ 45 000 soldats (10^e CA, groupement Ney formé de tous les combattants valides des diverses divisions qui ont recueilli les rescapés de la retraite et, en réserve, les débris de la Garde). Au sud, les 40 000 hommes de Schwarzenberg et Reynier (appuyés par la division polonaise Kozinski) couvriront le grand-duché. En seconde ligne, 10 000 hommes cantonneront à Dantzig, et autant dans les autres places de la Vistule. Fin janvier, l'Oder formera une troisième ligne tenue par près de 35 000 militaires (dernière division du 11^e CA renforcée des 22 000 soldats venant d'Italie avec le général Grenier).

Ce dispositif dans la profondeur est d'autant plus cohérent que Napoléon vient d'ordonner de caserner à Lübeck, Hambourg et Brême douze cohortes (soit douze bataillons) de garde nationale, sous les armes depuis plusieurs semaines. Persuadé qu'il ne sera pas attaqué avant le printemps, Murat fait montre d'optimisme : *« Je garantis à Votre Majesté que la guerre est finie pour cet hiver. Il m'est bien démontré que l'ennemi n'a pas dépassé Vilna, et que nous n'avons été suivis que par de forts partis de cavalerie. L'ennemi avait trop souffert pour faire une campagne d'hiver. »* (9)

De son côté, Napoléon a entrepris de reconstituer sa puissance militaire. Apprenant le repli en deçà du Niémen, il commence, le 18, par reprocher à Berthier la précipitation qui y a présidé 10 puis, en homme pratique, donne l'ordre de gagner la Prégel. Le 26, informé que les événements ont devancé ses instructions, il annonce la nouvelle à son ministre de la Guerre, le général Clarke, lui précisant même : *« Ce n'est que dans le courant de janvier qu'elle [la Grande Armée] y sera ralliée, et qu'on pourra connaître les pertes qui ont été faites et se faire une idée de [sa] situation. »*¹¹ Le souverain établit ensuite un nouveau dispositif. Appuyant désormais l'essentiel de la résistance sur la Vistule, il donne ses premiers ordres de réorganisation, sans mesurer l'ampleur du désastre 12 mais en envisageant, dès ce moment, la création d'un troisième échelon, destiné à soutenir les deux premiers puis à les joindre au moment de la contre-offensive. Il prescrit ainsi de former un « corps d'observation de l'Elbe » et un « corps d'observation du Rhin », forts chacun de trois divisions d'infanterie et soixante pièces et qui, vraisemblablement opérationnels en mars, seront à même de contenir l'Allemagne ou de remplacer le 11^e CA si ce dernier faisait mouvement sur la Vistule.

De son côté, Murat a entrepris de réaliser les plans de son beau-frère, les aménageant très légèrement lorsque les circonstances l'y contraignent 13. Conservant la Garde en première ligne, il dirige les huit corps d'armée de Russie (1^{er}, 2^e, 3^e, 4^e, 5^e, 6^e, 8^e, 9^e) sur les places de Thorn, Marienbourg, Marienwerder, Plock et Varsovie. Les cavaliers démontés sont envoyés sur la Vistule puis l'Oder, les contingents alliés (Polonais, Westphaliens, Saxons, Bavarois) réorganisés dans l'intervalle des places, hormis, là encore, les cavaliers, qui regagnent leur État d'origine pour y recevoir de nouveaux chevaux.

La réalité se révèle cependant beaucoup plus préoccupante. L'anarchie règne au sein des survivants : Koënigsberg, Elbing, Marienbourg sont encombrés de fuyards et d'hommes démoralisés qui cherchent à gagner Dantzig ou Berlin. À Koënigsberg même, on recense près de 300 généraux ayant abandonné leurs postes ou leurs unités ! Un nombre considérable d'officiers a évidemment suivi leur exemple. Aux alentours stationnent fréquemment de petits groupes d'isolés. Murat parvient néanmoins à obliger la plupart des survivants valides à reprendre leur marche vers l'ouest 14 mais, comme l'écrit Berthier le 16 décembre 15 : *« On n'a vraiment d'espoir de se rallier que dans les places de la Vistule »*. Pour l'état-major, en effet, le fleuve constituera une barrière à partir de laquelle il sera possible de reprendre en main les traînants et de les diriger sur les points de regroupement. En outre, passé Gumbinnen, les magasins permettent des distributions régulières qui raniment quelque peu l'ordre.

L'état de santé général est également inquiétant. Le froid a fait des ravages terribles, le nombre de membres gelés est immense alors qu'une épidémie, la « fièvre méningite catarrhale de congélation », qui accompagnera les survivants jusqu'à l'Elbe, aggrave les séquelles de la température. Cette situation n'améliore pas les rapports avec la population civile, de jour en jour plus hostile. L'écroulement de la puissance impériale, dont témoignent à leur corps défendant les fuyards, les menées souterraines des sociétés secrètes et des

patriotes allemands, la maladie qui frappe les hôtes charitables 16, la proximité des troupes russes, tout concourt à radicaliser les rancœurs. Les isolés qui cherchent à gagner Berlin sont ainsi grugés et, fait inconcevable quelques mois auparavant, volés, voire rossés.

La réalisation de sa couverture défensive préoccupe également Murat. En attendant l'arrivée du 10^e CA, devenu la principale ressource du théâtre nord, on ne peut compter que sur le groupement Ney, soit 2 500 fantassins environ, cinq pièces et un millier de cavaliers. Or les communications entre Macdonald et le grand quartier général ont été coupées du 3 au 21 décembre, si bien que le premier n'a reçu l'ordre de regagner le Niémen que le 17.

La défection du général prussien Yorck bouleverse tous ces plans. Le 10^e CA est en effet extrêmement composite. À la 7^e division du général Grandjean (16 bataillons polonais et allemands) s'ajoute le corps auxiliaire prussien, fort de 20 000 hommes, qui est une véritable armée en réduction, équivalant pratiquement à deux divisions impériales. Malgré la mauvaise volonté prussienne, Macdonald, diplomate-né, est parvenu depuis le début de la guerre à assurer sa mission, contenir l'ennemi dans le secteur de Riga. Mais le repli rapide de la Grande Armée le laisse « en l'air ». Bon stratège, il devance, le 15 décembre, les ordres de retraite et recule en deux masses faisant mouvement à 24 heures d'intervalle. En tête, sous son commandement personnel, la division Grandjean et quelques unités prussiennes, en deuxième échelon, le général Yorck. La manœuvre, parfaitement organisée, se déroule lentement car nul n'a conscience de la gravité de la situation. En outre, les Prussiens, qui n'ont cessé d'entretenir des communications avec l'ennemi, ne se pressent pas.

De leur côté, les Russes essaient de couper le 10^e CA du Niémen afin, par sa destruction ou sa reddition, de parachever la contre-offensive de Koutouzov. Le 25, ils proposent à Yorck un « arrangement », tandis que Macdonald accélère sa marche, malgré la mauvaise volonté évidente d'une partie de ses subordonnés, et culbute le 26, à Piktuponnen, la division russe Laskow, déverrouillant là le piège adverse. Le lendemain, il reprend Tilsitt aux Cosaques et s'y installe. Le 28, le premier échelon repasse le fleuve. Mais, le 29, le groupement Yorck demeure immobile, à deux heures de route de Tilsitt. Le dénouement est alors très rapide. Le 30, le général prussien signe à Taurogen, avec son homologue russe, une convention de neutralité valable deux mois, sous réserve de ratification du roi de Prusse. Le lendemain, Macdonald est abandonné par les derniers éléments prussiens. Comprenant que ce retournement de situation est irréversible, il s'éloigne à son tour du Niémen, suivi des 6 000 survivants de la division Grandjean.

Le rétablissement de la Grande Armée est désormais compromis, tandis que l'ennemi fait preuve d'une inquiétante agressivité. La situation apparaît d'autant plus préoccupante que la garnison prussienne de Memel vient de se rendre, privant Koënigsberg d'un avant-poste protecteur. La brutale réapparition de la menace engendre, chez les Français, un nouveau mouvement de panique. Apprenant la défection de Yorck et se jugeant désormais incapable de résister sur ses positions actuelles, Murat quitte, dans la nuit de la Saint-Sylvestre, Koënigsberg pour Elbing. Sa précipitation, cependant, ne fait pas l'unanimité parmi les chefs de la Grande Armée, la plupart estimant, comme à Vilna, qu'une résistance de quelques jours demeurerait possible, ce qui eût permis d'évacuer de nombreux blessés et davantage de matériel, tout en offrant aux isolés un délai supplémentaire pour rejoindre.

La clef des mouvements militaires, pendant ces quelques semaines, réside néanmoins essentiellement dans les choix politiques des dirigeants. Ayant chassé l'adversaire de son territoire, le tsar peut s'arrêter au Niémen ou pousser jusqu'à la Vistule pour s'emparer du

grand-duché de Varsovie et, le réunissant à ses propres provinces polonaises, en former un État-satellite. Une telle expansion suppose toutefois une entente diplomatique préalable avec les partenaires européens concernés, l'Autriche et la Prusse, qui s'étaient partagés la Pologne, de concert avec la Russie, à la fin du XVIII^e siècle. Or, Berlin est prêt à mobiliser aux côtés de Saint-Petersbourg seulement si son territoire est délivré de l'occupation française. Vienne, de son côté, s'efforce de recouvrer sa neutralité car l'empereur François I^{er} se méfie autant de son gendre Napoléon que des projets d'Alexandre. L'équilibre de la situation est d'autant plus subtil que les contingents prussien (à l'aile nord) et autrichien (à l'aile sud) sont alors les seuls en état de combattre efficacement. Les attaquer risquerait de les transformer en adversaires véritables. Provisoirement contraintes à l'inaction, les troupes de Koutouzov profitent donc de l'occasion pour se reposer et se réorganiser.

Le tsar commence par installer son quartier général à Vilna le 23 décembre puis, s'affranchissant des conseils de Koutouzov, donne l'ordre de passer le Niémen en force le 29. La défection de Yorck change en partie les données du problème. L'attitude de l'Autriche s'avère également relativement encourageante. Le 6 janvier 1813, Vienne, qui ignore encore l'accord prusso-russe du 30 décembre, ordonne en effet à Schwarzenberg de ne plus se préoccuper des ordres de Murat et de garder impérativement ses communications avec la Galicie autrichienne. Bref, les Habsbourg préservent leur armée, dont l'usage ou l'inaction devient une précieuse monnaie d'échange. La grande alliance européenne contre la Russie commence à être minée par quelques failles importantes.

L'abandon de la Vistule



Le repli qui débute le 1^{er} janvier n'a plus rien d'une déroute. On a laissé à Koënigsberg 7 000 blessés et malades ainsi que, peut-être, 5 000 survivants découragés. Le reste des rescapés, nourris et partiellement rééquipés, marche vers l'ouest dans un ordre relatif, sous la protection d'une forte arrière-garde (17 000 fantassins, 1 650 cavaliers, 38 pièces). Le 10, les colonnes françaises s'arrêtent à Elbing. Dans le secteur nord, la Grande Armée dispose alors, en première ligne, de 24 000 combattants environ, appuyés d'une cinquantaine de pièces. En deuxième ligne, sur la Vistule, 21 500 autres se réorganisent. Enfin, 6 000 cavaliers à pied se dirigent sur l'Oder où stationne la dernière division du 11^e corps (7 800 hommes). De leur côté, les Russes ont 59 000 combattants et 299 pièces (sans compter les 50 000 hommes et les 274 canons de Koutouzov, en réserve à Vilna, ainsi qu'un renfort de 9 400 militaires et 44 canons sur le point d'arriver). En cas de bataille, leur supériorité numérique est évidente. Dans le secteur sud, la situation est tout aussi préoccupante. Les Autrichiens cèdent progressivement le terrain sans combat, tandis qu'à partir du 4, le 7^e corps recule lentement face à 23 000 adversaires qui avancent petit à petit sur Varsovie.

Ignorant le recul sur Elbing, et en dépit d'un optimisme de commande, l'empereur peut cependant légitimement tracer, le 18 janvier, ce tableau 17 : le dispositif est solidement

appuyé au nord sur le Niémen, « occupé par Macdonald et la division Grandjean », tandis que les divisions Heudelet et Loison tiennent la zone entre ce cours d'eau et Koënigsberg. Au centre, 17 divisions cantonnent à Elbing, Marienbourg et Thorn. Au sud, les Autrichiens et le 7^e corps « couvrent Varsovie ». En arrière, « la cavalerie démontée se rend dans les dépôts et sur l'Oder pour y recevoir des chevaux. Mais, sans compter cette cavalerie, la Grande Armée, dans son état actuel, présente encore un effectif de 200 000 combattants ». Enfin, 40 bataillons hivernent sur l'Oder, tandis que 40 autres, du corps d'observation d'Italie, peuvent se porter en mars sur ce dernier fleuve. Bref, à la mi-janvier, vue de Paris, la réorganisation paraît se limiter à la restructuration des régiments de Russie et à la formation de six nouvelles divisions pour les deux corps d'observation. À quoi il convient d'ajouter la reconstitution de la majeure partie de l'artillerie de campagne et la remonte de la presque totalité de la cavalerie.

L'émergence d'une troisième force risque toutefois de modifier, à terme, les rapports de forces. Le 14 décembre, Napoléon avait demandé officiellement à Berlin de porter son contingent à 30 000 hommes, ce à quoi acquiesce avec empressement le roi Frédéric-Guillaume, qui ordonne de concentrer les nouvelles unités à Graudenz. La convention de Taurogen, officiellement désavoué par Berlin, ne remet rien en question, d'où une curieuse situation. Alors que les forces de Yorck, cantonnées dans leur neutralité, font de fait le jeu des Russes, d'autres soldats prussiens se dirigent vers l'est pour combattre aux côtés de la Grande Armée en pleine retraite.

Dans ce contexte difficile, Murat ne cherche pas à reprendre l'initiative de mouvement qui constituait jusqu'alors le propre de la tactique impériale, alors que Macdonald le 3 janvier, puis Davout quelques jours plus tard, lui avaient proposé de mener une défense dynamique, grâce à deux ou trois corps d'armée manœuvrant en s'appuyant sur les places. Cette application parfaitement orthodoxe de l'art de la guerre napoléonien permettrait de conserver la barrière fortifiée de la Vistule. Malheureusement, le roi de Naples travaille comme à l'accoutumée sans idée directrice claire. De plus, son dispositif s'étend seulement jusqu'à Thorn, ce qui laisse la possibilité à l'adversaire de l'isoler de l'Oder en passant au sud de cette ville. Enfin, les cours d'eau, pris par les glaces (il fait toujours entre -18°C et -20°C), ne constituent plus des obstacles sérieux. Or, l'offensive russe, ordonnée le 9 janvier par le tsar pour entraîner les Prussiens, se dessine à partir du 11. Murat décide alors une retraite rapide, d'autant que l'apparition des Cosaques sur la Vistule, le 12, lui fait craindre d'être tourné, voire coupé de ses itinéraires de repli. L'intention du quartier général français est à ce moment de se rétablir entre Posen et l'Oder, tout en assurant la défense de Dantzig et de Thorn 18.

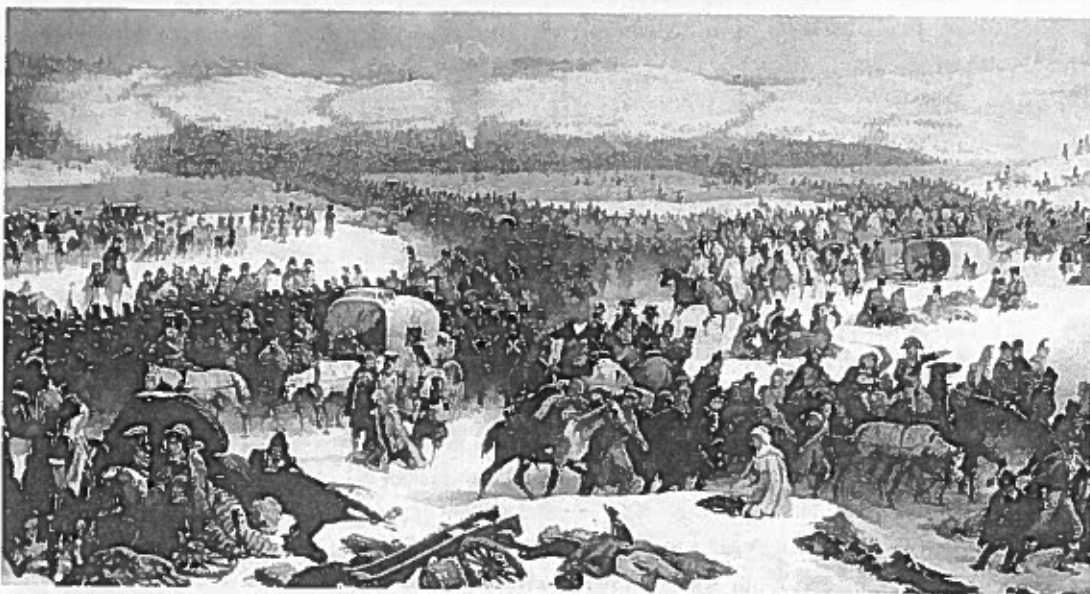
Tant par ses ressources locales que par ses magasins et arsenaux, Dantzig revêt en effet une importance capitale pour toutes les manœuvres sur la basse Vistule. Centre d'opération et dépôt général dans une offensive, la ville dispose d'excellentes fortifications, propres à ralentir la marche du tsar. En outre, Napoléon a ordonné de la conserver à tout prix en vue de la contre-offensive de printemps. Thorn, de son côté, est la première forteresse polonaise susceptible de faire obstacle aux Russes s'ils infléchissent leur mouvement au sud pour prendre à revers Schwarzenberg et Reynier. Elle permet, en outre, de lier les forces couvrant Varsovie, selon un axe Bialystok-Thorn, et la Grande Armée contrôlant les territoires de Posen à Thorn. Murat renforce donc les garnisons des deux places d'une grosse partie de ses unités en état de combattre. Dantzig rassemble ainsi, sous les ordres du général Rapp, près de 36 000 soldats de vingt nations différentes, que les États désigneront désormais sous le titre de 10^e CA 19. Thorn, moins importante, accueille quant à elle un renfort de 3 600 Bavares. Par

ailleurs, les unités qui se réorganisaient sur la Vistule gagnent l'Oder. Les 2^e et 3^e CA atteignent Cüstrin le 26, les 4^e et 9^e ainsi que la Garde se regroupent à Posen, qui est devenu le rendez-vous général des isolés et des petits groupes. Les scènes de retraite se renouvellent. Le matériel intransportable stocké à Elbing est détruit, les dépôts de remonte de Posen et Varsovie sont évacués sur l'Oder.

De leur côté, les Russes marquent un temps d'arrêt à l'est de la Vistule. Leurs forces régulières n'ont pu en effet suivre le rythme des Cosaques et c'est seulement le 4 février que les sentinelles de Rapp aperçoivent les premiers fantassins ennemis. Le fleuve représente, d'autre part, pour toute une fraction de l'état-major du tsar, la limite prévue de l'expansion. Enfin, il convient de conquérir les territoires polonais avant de reprendre la progression vers l'ouest.

Dans le camp français, en revanche, le sentiment d'échec est patent 20 : *« Occupant les places de Thorn, Mariemverder, Marienbourg et Dantzig, l'armée française, maîtresse de Berlin et de tout le reste de l'Allemagne jusqu'au Rhin, aurait pu forcer la Prusse à rester dans notre alliance. Les Russes, trop affaiblis pour rien entreprendre de bien important, n'auraient sans doute pas tenté le passage de la Vistule ; les deux armées se fussent observées pendant tout l'hiver. Au printemps, les renforts seraient arrivés d'Allemagne et de France ; et, dans cette supposition, Napoléon pouvait encore dicter une paix honorable ou recommencer avec avantage les hostilités. »* Murat, qui avait accepté le commandement à contrecœur et demandé son rappel à plusieurs reprises, estimant n'avoir *« ni les talents nécessaires, ni le courage pour ce genre d'application »* 21, quitte Posen le 16, laissant les rênes au vice-roi d'Italie, Eugène de Beauharnais, qui hérite d'une situation peut-être moins difficile que sur le Niémen, mais grave malgré tout. Qu'on en juge : l'armée, pratiquement dépourvue de troupes de campagne, est en pleine retraite, tandis que de lourdes menaces pèsent sur le grand-duché de Varsovie. Surtout, une fraction des unités demeure en arrière, dans la zone contrôlée par l'adversaire. D'Artois est formel : à l'issue du repli sur Posen, *« toute communication cessa avec les places de la Vistule, qui purent être investies, et se trouvèrent de cette manière entièrement abandonnées à leurs propres forces »* 22.

Rétablissement provisoire à Posen



Beauharnais, beaucoup plus organisé que Murat, bénéficie de la confiance des maréchaux. Par ailleurs, l'arrêt russe sur la Vistule lui procure un nouveau répit. Enfin, il peut s'appuyer sur un plan précis de son beau-père. Napoléon, en effet, a reçu les premiers rapports circonstanciés et les premiers tableaux d'effectifs fiables 23. En outre, il semble avoir eu connaissance du recul sur Posen à partir du 22 janvier 24. Dès lors, cessant de travailler uniquement sur des hypothèses, il envoie quotidiennement nombre d'instructions, plus réalistes qu'auparavant : « *En considérant la situation actuelle des affaires, je ne puis penser que les Russes s'avancent sur Posen, si ce n'est avec quelques bataillons d'infanterie légère, quelques milliers de Cosaques et quelques pièces de canon. Il est impossible que, devant masquer Dantzig, Thorn et Graudenz 25, ayant sur leur flanc gauche le prince Schwarzenberg et le général Reynier, et plus loin l'armée que l'empereur d'Autriche rassemble en Galicie 26, au milieu de l'hiver, fatigués comme ils le sont et sachant les troupes qui nous arrivent, ils tentent une opération sérieuse ; mais il faut enfin leur résister et ne pas s'en aller par une terreur panique (...). Le contingent prussien se rassemble sur votre gauche, entre vous et Stettin ; les Saxons se réunissent à Glogau sur votre droite ; vous êtes donc à Posen dans une bonne position, si vous pouvez y rassembler un peu de cavalerie (...). L'avantage de tenir Posen est sensible : par là, l'ennemi ne peut s'approcher de l'Oder et vous couvrez à la fois Berlin et Dresde* ». Deux jours plus tard, il réitère ses assurances 27 : « *Il ne me paraît pas possible que les Russes passent la Vistule, si ce n'est avec des Cosaques.* » Le 27, cependant, l'empereur brosse un tableau d'un optimisme plus tempéré 28 : « *Je regarde Dantzig et Thorn comme bloqués (...). Toutes les probabilités sont que l'ennemi ne pourra pas obliger le quartier général à repasser l'Oder.* » Le même jour, d'ailleurs, Beauharnais reçoit l'ordre de conserver Varsovie à tout prix 29, ce qui nécessite le maintien à Posen. Cette injonction s'avère d'autant plus réalisable que, d'après les estimations de Napoléon, les Russes ont dû laisser au moins 50 000 hommes devant Dantzig, 10 000 devant Thorn, 10 000 devant Modlin, 60 000 enfin face à la Galicie autrichienne. Dès lors, leurs forces disponibles sont insuffisantes pour bousculer le vice-roi. « *Il est donc impossible que l'armée russe marche sur vous.* » 30 En revanche, grâce à la venue de renforts et à partir des positions tenues par la Grande Armée, l'empereur affirme sa certitude d'une offensive victorieuse au printemps : « *La campagne prochaine, je chasserai l'ennemi au-delà du Niémen.* » 31

L'analyse systématique de la correspondance impériale permet de décrire précisément les plans de Napoléon pour rétablir la situation sur ce théâtre d'opération. Quatre actions doivent être menées en parallèle :

1. - **Recréer un dispositif solide sur l'Oder**, qui empêchera les Russes de tourner l'armée de campagne. Les fantassins rescapés de Russie remplaceront dans les forteresses les garnisons du 11^e CA qui formeront quant à elles les unités de campagne. La Poméranie sera intégrée à cette barrière fortifiée, 15 000 ou 20 000 hommes et une flottille devant en protéger le territoire et les côtes 32.
2. - **Constituer un groupement de manœuvre**. Au vu des rapports, l'empereur établit 33 un nouveau plan général de réorganisation annulant celui du 7 janvier. L'intention générale demeure la mise sur pied d'une force d'intervention de deux corps d'infanterie (6^e et 11^e CA), disposant de cavalerie, d'artillerie et d'une réserve interarmes, bref une Grande Armée en réduction. La marche à suivre est parfaitement détaillée. La dernière division du 11^e CA, qui tient garnison dans les places, sera relevée sur l'Elbe par les cohortes de la garde nationale et sur l'Oder par les rescapés de Russie. Elle

constituera alors, avec les bataillons du général Grenier (qui arrivent à Berlin du 14 au 27 janvier), le nouveau 11^e CA, fort de 30 000 hommes, qui prendra le titre d'avant-garde, ce qui revient à effacer l'échec de 1812 et à affirmer une volonté de retour. De son côté, le 6^e CA comptera deux divisions, l'une polonaise, l'autre allemande, mises sur pied à partir des unités alliées présentes en Allemagne ou revenues de Russie. La cavalerie sera composée des « 6 000 premiers hommes organisés », grâce aux remontes d'Allemagne et aux renforts venus des dépôts régimentaires. En attendant, le 11^e CA se contentera des quatre escadrons amenés par Grenier. Enfin l'artillerie, une centaine de pièces, sans compter cinq à six batteries à cheval, proviendra des divisions de renfort, avec un complément tiré des arsenaux de l'intérieur.

3. - **Mettre en place une seconde ligne de défense sur l'Elbe.** Napoléon envisage, avec les ressources de l'Empire et des pays vassaux, de rassembler au plus tôt cinq divisions (48 bataillons français et 12 westphaliens) en un « corps d'observation de l'Elbe ». Ceci fait, il conviendra de mettre sur pied un puis deux « corps d'observation du Rhin » et un « corps d'observation d'Italie », soit quatre nouveaux corps d'armée.

4. - **Organiser la logistique de la contre-offensive.** Le recul étant temporaire, il convient de créer les magasins nécessaires à la contre-offensive. Dès le 19 janvier 34, le général Lacuée reçoit l'ordre d'en former quatre à Stettin, Cüstrin, Glogau et, plus à l'ouest, Spandau, afin de permettre à 600 000 combattants de se concentrer et de manœuvrer pendant 25 jours sans problèmes d'intendance. Puis, le 24, l'empereur enjoint au roi de Westphalie d'approvisionner Magdebourg. Enfin, le maillage se complète par l'ordre de réunir à Posen, pour l'ouverture de la campagne, deux millions de boisseaux d'avoine, 50 000 quintaux de farine ainsi que des légumes secs et de la viande en proportion, tandis que Thorn et Modlin, bien défendues, contiendront « une grande quantité de farine ».

Ce plan d'ensemble intègre la notion de temps au même titre que celle d'espace. La correspondance impériale se révèle très précieuse à cet égard 35 : « *Ce ne sera (...) que dans le courant de juin que les 1^{er}, 2^e et 4^e corps pourront entrer en ligne ; jusque-là, ils garderont les places et maintiendront le pays.* » Le calendrier des nouvelles créations est également fixé avec précision. Le corps d'observation de l'Elbe se portera début avril sur l'Oder, rejoint, dans le courant du mois, par le 1^{er} corps d'observation du Rhin et le corps d'observation d'Italie, le 2^e corps d'observation du Rhin se réunissant, lui, fin mars, vers Magdebourg. Les Français auront ainsi « *plus de 200 000 fantassins et 100 000 cavaliers, artilleurs et sapeurs* », appuyés par les contingents de la Confédération, dont l'arrivée est prévue fin juin sur l'Oder, et par les régiments polonais. Dès lors, « *l'armée sera (...) d'un tiers plus forte qu'elle ne l'était la campagne passée* ». La conception de la contre-offensive paraît elle aussi extrêmement logique : « *En supposant que Dantzic soit investie au 1^{er} février, il n'y aurait que quatre mois qu'elle serait investie au 1^{er} juin, et le siège ne peut commencer qu'au mois d'avril. J'aurai donc tout le mois de juin pour me porter sur Dantzic. Une fois le siège de Dantzic et celui de Thorn levés, et mes communications rétablies, ayant occupé la Nogat et, si cela est jugé convenable, Koënigsberg, je me remettrai à aller plus loin, dans une autre campagne, ou bien je passerai le Niémen, si cela paraît convenable, aux environs du 15 août. C'est le moment le plus favorable, puisqu'alors la récolte est faite, et que les fourrages sont mûrs pour les chevaux, et que deux mois et demi suffisent pour me porter sur Vitepsk et le Borysthène [le Dniepr], ou faire toute autre opération suivant les circonstances qui arriveront.* »

Ayant quelque peu anticipé les ordres de l'empereur, Beauharnais a tenu un raisonnement identique, qui lui permet de suivre aisément le plan de son beau-père. Bien décidé à résister, persuadé par ailleurs que l'adversaire hivernera en Prusse Orientale et se bornera à bloquer Dantzig et à jeter des partisans en Poméranie suédoise, il a déterminé trois axes d'effort :

1. - Assurer la défense du grand-duché de Varsovie, grâce aux unités de Schwarzenberg et Reynier, soutenues par toutes les garnisons existantes et, à plus long terme, par le 5^e CA reconstitué.
2. - Contrôler le bas Oder, en créant des colonnes mobiles mêlant infanterie légère et troupes montées, afin de neutraliser les incursions cosaques.
3. - Former une masse de manœuvre entre Posen et Thorn, 12 000 à 15 000 fantassins au minimum, soutenus par 25 pièces et éclairés par 1 500 à 2 000 cavaliers, afin de couvrir les communications entre l'Oder et Varsovie, tout en demeurant en mesure de se porter sur les deux axes d'effort possibles de l'ennemi, le grand-duché ou la région de Stettin.

Concrètement, du 17 au 25 janvier, le vice-roi rétablit la discipline, à nouveau malmenée par la retraite, tout en réorganisant ses troupes. Dès le 30 janvier, il dispose, pour manœuvrer, de huit bataillons, six escadrons et deux batteries d'artillerie 36, soit une grosse division. Parallèlement, les survivants des cinq corps d'armée franco-italiens forment les garnisons de Stettin, Cüstrin, Glogau et Spandau. Les rescapés valides de chaque régiment ont été rassemblés au sein d'une même compagnie, voire deux si leur nombre l'autorise, et encadrés correctement. Quatre, cinq ou six de ces nouvelles compagnies forment un « bataillon d'organisation » qui représente, le plus souvent, la quintessence d'une division de Russie. Au bout du compte, l'Oder est défendu par onze bataillons (223 officiers, 6 520 sous-officiers ou soldats), soit l'équivalent d'une petite division dont 13 % à 14 % des hommes sont, de plus, encore en traitement dans les hôpitaux 37. Néanmoins, dotées d'artillerie, d'unités du génie et d'approvisionnements de siège, ces places s'avèrent, à partir de la mi-février, susceptibles de résister jusqu'au début août. Beauharnais a ainsi reconstitué, dans le secteur nord, un dispositif cohérent qui, se liant aux forces de Schwarzenberg et Reynier au sud, est à même de former une ligne de résistance préservant la majeure partie des conquêtes antérieures et offrant des débouchés commodes pour la prochaine contre-offensive.

Par ailleurs, les trois corps de cavalerie, qui devaient initialement se réorganiser sur l'Oder, sont dirigés sur l'Elbe où ils recevront les chevaux achetés en Allemagne et accueilleront les renforts venus de France. Dépassant les instructions qui enjoignaient de regrouper les survivants entre Oder et Elbe, le vice-roi a pris l'initiative de faire de ce dernier fleuve la seule destination. Il a ainsi dirigé le 1^{er} CC sur Brunswick, le 2^e sur Dessau et le 3^e aux environs de Leipzig, tout en entérinant la dissolution du 4^e, composé d'unités étrangères qui doivent regagner leur pays d'origine 38. En même temps, il s'est également séparé de tous ceux dont la présence entre Posen et l'Oder ne se justifie pas. Les malades ont été envoyés sur les hôpitaux de Berlin ou de Varsovie mais aussi sur les dépôts de Mayence et d'Erfurt, nouvellement créés pour pallier les effets de la mauvaise volonté des Prussiens qui refusent de recevoir les patients de la Grande Armée, même à prix d'argent 39. De leur côté, les cadres excédentaires (officiers, sous-officiers, soldats expérimentés destinés à être promus caporaux ou brigadiers) et la plupart des membres du grand quartier général (dont Berthier) sont dirigés sur le Rhin. Ces retours sont d'ailleurs parfaitement planifiés. Les colonnes suivent un itinéraire précis, avec des lieux d'étapes et des séjours de repos soigneusement définis, sachant que l'on compte 45 jours de marche entre Dantzig et Mayence.

Par ailleurs, le théâtre est organisé de façon rationnelle. Berlin et Varsovie serviront de centres d'opération aux sous-secteurs nord et sud. Plus en arrière, la ligne de l'Elbe commence à recevoir les unités venues de France. En son centre, Magdebourg joue le rôle de magasin et de dépôt général. Mais le fleuve ne constitue pas une barrière fortifiée au même titre que l'Oder. Il apparaît avant tout comme un obstacle naturel abritant la concentration de deux corps de cavalerie et d'un corps d'armée et servant de base arrière à l'avant-garde. Néanmoins, son cours est verrouillé au nord par Hambourg et au sud par Dresde, qui pourrait servir de centre d'opération au cas où la Saxe deviendrait zone de combat.

Plus à l'ouest, enfin, entre Elbe et Rhin, a été mis en place un réseau logistique destiné à approvisionner les unités au contact. Deux places se détachent à cet égard : Cassel, capitale de la Westphalie et Erfurt, plaque tournante où transitent les renforts venus d'Italie par Innsbrück, Munich et Nuremberg. Le Rhin demeure quant à lui un repère naturel aux rôles multiples. Il constitue d'abord la limite occidentale de l'aire de commandement dévolue à Beauharnais. De leur côté, les renforts tirés de l'intérieur de l'Empire convergent tous à Wesel ou Mayence tandis que, sur sa rive est, les 1^{er} et 2^e corps d'observation du Rhin commencent à se réunir. Globalement, le dispositif destiné à maintenir l'hégémonie française sur l'ensemble de l'Allemagne aurait donc pu offrir cet aspect en mars.

Le repli sur l'Oder



L'évolution des rapports de forces diplomatiques détruit ces beaux plans. Dans le ballet international qui permettra à Vienne de recouvrer son indépendance politique et militaire, les rôles sont soigneusement distribués. Tandis que Metternich, véritable meneur de jeu, entretient une correspondance soutenue et trompeuse avec Paris ; sur le terrain, Schwarzenberg négocie secrètement avec les représentants du tsar. Les soldats autrichiens, en liaison avec les combattants du 7^e corps, doivent protéger le grand-duché de Varsovie, qui représente tout à la fois un point d'appui, une zone de concentration avancée, une base de ravitaillement sûre et un réservoir de chevaux et de soldats. Or, Schwarzenberg cède progressivement ses positions sans combat à partir du 3 janvier, face à un ennemi qui se garde de lui causer des pertes et met tous ses soins à sauvegarder les apparences. Trop faible pour résister seul, le 7^e CA rétrograde pour éviter d'être anéanti. Après avoir laissé de fortes

garnisons à Modlin et Zamosk, bientôt assiégées, et évacué Varsovie en renvoyant sur ses arrières tous les malades et le matériel qu'il lui était possible, Reynier repasse la Vistule le 28 janvier et se retire en direction de Glogau le plus lentement possible, afin de couvrir le repli des unités polonaises surprises en pleine organisation, notamment les dépôts de Kalisch. Finalement, le 30 janvier, l'armistice austro-russe de Zeycz prévoit l'installation de Schwarzenberg derrière la Pilica à partir du 13 février. Par ailleurs, les 100 000 hommes que Vienne concentre en Galicie pour le recueillir n'ont pas pour objectif de combattre les forces du tsar. Pendant ce temps, le 7^e corps, qui a intégré des renforts saxons et polonais, aligne désormais environ 30 000 hommes. Mais Reynier est battu le 13 février, à Kalisch, par les Russes, si bien qu'il atteint Glogau le 18 avec moins de 6 000 combattants valides. Les unités polonaises qui n'avaient pu se joindre à lui ont quant à elles établi de solides cantonnements autour de Czenstochau 40, mais elles sont désormais coupées de la Grande Armée, tandis que la majeure partie du grand-duché est aux mains de l'ennemi. Cette séparation est d'ailleurs à porter autant au crédit des manœuvres russes qu'aux mouvements autrichiens. Paradoxalement, cependant, la défense du cours supérieur de l'Oder s'est considérablement renforcée, grâce à l'appoint du 7^e CA.

Dans le secteur nord, début février, le facteur diplomatique passe à nouveau au premier plan. L'activité militaire de la Prusse, qui réunit officiellement son nouveau groupement de 30 000 soldats, finit par inquiéter Paris. Le 7 février, Napoléon ordonne 41 de les mettre en ligne, à l'aile gauche bien évidemment, jugeant dangereux de laisser sur les arrières un tel rassemblement. Le 10, leur chef, le général Bülow, refuse d'obéir. C'est la rupture ! De son côté, après avoir un temps essayé de demeurer neutre et d'occuper les places de Prusse Orientale, Yorck s'était installé début janvier à Koënigsberg. À la mi-février, à la tête de 20 000 hommes, il se range aux côtés des Russes et passe la Vistule le 19. De toutes parts, la position française semble donc se dégrader. Pour Beauharnais, sa droite s'effrite peu à peu, d'autant qu'une lettre de Schwarzenberg l'a convaincu de l'abandon autrichien 42. Au même moment, d'après les rapports de Davout, la pression sur sa gauche ne se limite plus à de simples incursions de Cosaques. Le vice-roi envisage alors l'hypothèse d'un mouvement tournant, que la défection prussienne empêche de contrecarrer, tandis que l'attitude des populations allemandes s'est clairement chargée d'agressivité. Le travail de sape des sociétés secrètes s'intensifie, au moment où un flot incessant de soldats en haillons, parfois blessés ou malades, traverse le territoire, isolément ou par détachements, pour regagner l'Elbe ou le Rhin, semant avec eux le typhus ou la fièvre de congélation, suscitant le mécontentement et, plus grave, le mépris envers l'Empire, dont leur misère concrétise la défaite.

De leur côté, les Russes attendent que leur alliance avec la Prusse soit effective pour reprendre l'offensive : un groupement marchera sur Berlin, un second sur Dresde, le corps principal de Tormassof, entre les deux, servant de réserve. Ignorant le dessous des cartes, et s'en tenant aux menaces qu'il pressent sur ses ailes, Beauharnais décide alors d'abandonner Posen et de se rapprocher de l'Oder, dont il veut conserver la rive orientale tout en contrôlant les principaux points de passage grâce aux places fortes. Le choix de ce fleuve comme ligne de recueil, arrêté depuis longtemps, obéit apparemment à de multiples raisons. Psychologiques d'abord : il constitue une frontière très clairement établie depuis la perte du grand-duché. L'état-major espère également que les Russes le considéreront comme une barrière, puisqu'ils ont atteint le terme de leurs visées, la Vistule. Dès lors, le territoire entre les deux cours d'eau peut fort bien constituer une sorte de « *no man's land* » dont le sort sera réglé par les traités de paix. Parfaitement cohérente avec les analyses de l'empereur, qui ne croit pas à une attaque en force de la part du tsar, cette vision n'est guère étonnante, si l'on se

rappelle combien est alors répandue la croyance en la paix dans les rangs des survivants, et leur scepticisme quant à la reprise des opérations au printemps 43.

De solides arguments militaires appuient également ces spéculations. Le dégel proche est sur le point de transformer les fleuves en obstacles majeurs à l'abri desquels les troupes françaises seront en mesure de faire front. En même temps, l'occupation de la Poméranie suédoise, au nord, rend toute tentative de débordement extrêmement difficile. Au sud, la concentration du 7^e CA à Glogau permet d'en finir avec la dichotomie entre sous-secteurs nord et sud et verrouille cette extrémité du dispositif. Enfin, le saillant de Bohême, en réduisant un éventuel débouché par Breslau, est à même de procurer aux défenseurs un délai suffisant pour se rétablir sur une ligne Glogau-Prague (s'arrêtant bien évidemment à la frontière autrichienne). Forcé de conduire une manœuvre frontale, l'ennemi apparaît donc désavantagé face à des combattants qui, après avoir divisé méthodiquement le lit de l'Oder en secteurs de surveillance garnis de troupes, conserveraient un groupement d'intervention à Francfort, prêt à s'opposer à tout franchissement. D'autant que la plus grande proximité de l'Elbe (et des troupes qui y stationnent) accroît proportionnellement la sûreté de l'ensemble.

Beauharnais dirige le repli avec toute la méthode qui le caractérise. Depuis le début du mois de février, il a entrepris d'évacuer malades, blessés, bureaux, magasins et dépôts de remonte. Ces transferts sans panique se soldent par un résultat remarquable : la Grande Armée ne laisse finalement à Posen que 280 intransportables 44. On est loin des abandons massifs et des destructions de Vilna et Koënigsberg. Parallèlement, toute progression des renforts vers Posen est interrompue. Bref, la retraite sur l'Oder, qui prend effet à partir du 11 février, s'avère une décision logique d'un point de vue militaire. Elle semble néanmoins prématurée à Napoléon, qui espérait que son beau-fils aurait gagné davantage de temps, permettant par là un apport accru de chevaux, nécessaires pour reconstituer l'instrument militaire. Judicieuse au niveau opératif, la décision du vice-roi affaiblit l'action stratégique de l'empereur. Éternel problème du raisonnement multiscalair.

L'abandon de l'Oder

Stettin, Cüstrin et Glogau pourvues de bonnes garnisons, Beauharnais entreprend dès la mi-février d'organiser une force de manœuvre plus puissante que celle dont il disposait jusqu'alors. Outre la Garde et quelques régiments alliés, il peut désormais tabler sur les trois divisions d'infanterie du nouveau 11^e CA. Les Russes, qui comptent nombre d'éclopés et qui ont laissé une partie de leurs unités face aux places ou au corps autrichien, ne peuvent lui opposer que deux petites armées : au nord, Wittgenstein avec 13 000 réguliers, 6 000 Cosaques et 82 canons ; au sud, Winzingerode, qui a 12 500 combattants et 72 tubes. En arrière, l'armée principale, peut-être 20 000 soldats et 110 pièces, demeure en réserve. En fait, les Français se heurtent essentiellement aux « partisans », c'est-à-dire aux détachements montés qui sévissent entre Oder et Neisse. Globalement peu nombreux (1 500 cavaliers réguliers, 4 000 Cosaques, 4 pièces), ils se répartissent en six « commandos » dont la hardiesse et la mobilité trompent les observateurs et font croire à des forces infiniment plus étoffées. Le vice-roi prend ainsi pour une offensive une simple reconnaissance contre son aile gauche, le long de la Neisse. L'activité de ces groupes et la perception déformée qu'en a l'état-major impérial se soldent par des résultats psychologiques sans commune mesure avec la réalité. Ainsi, Czernitcheff pénètre le 18 à Berlin à la tête de ses Cosaques, à l'issue d'un raid mené 300 kilomètres en avant des gros de l'armée russe. Aisément repoussé, il n'en suscite pas moins une immense émotion en Allemagne où l'on commence à croire, de façon tangible, à une proche libération.

Pour les Français, cette intensification de la pression adverse prélude à une attaque générale. Beauharnais apprend ainsi successivement le passage de l'Oder au nord par des éléments de cavalerie, puis les affaires de Kalisch et de Berlin. En outre, un rapport d'espion l'a probablement informé du souhait de Wittgenstein d'aller de l'avant. Enfin, une activité suspecte se développe sur ses arrières. Nombre de Prussiens, en dépit des interdictions officielles, gagnent la Silésie pour rejoindre Yorck, en passant par la Lusace saxonne. Certaines zones commencent même à entrer en ébullition : Berlin mais également le département des Bouches-du-Weser, qui fait partie des territoires les plus récemment annexés à l'Empire, en décembre 1810.

Redoutant essentiellement une alliance prusso-russe, Beauharnais s'efforce de contrôler la Prusse occidentale afin d'assurer, par contrecoup, la tranquillité des arrières en Allemagne. Le maréchal Gouvion Saint-Cyr, avant de regagner la France le 8 mars, lui avait soumis un plan issu en droite ligne des théories impériales : maintenir l'avant-garde entre Stettin et Cüstrin puis, appuyé sur ces forteresses, faire face aux Russes. Ainsi articulés, les Français seraient tout à fait capables d'arrêter l'ennemi. Mais, probablement impressionné par la succession de mauvaises nouvelles et craignant l'imminence d'un débordement par le nord, le vice-roi décide de s'en remettre aux forteresses du soin d'assurer la présence française sur l'Oder. Tandis qu'au sud, Reynier, avec ses 6 000 combattants et une soixantaine de pièces, prend position en deçà de l'Oder pour protéger Dresde, Beauharnais replie préventivement sa gauche. Couvert par le 11^e CA, il remet lui-même de l'ordre dans le Mecklembourg et la région berlinoise à la tête de la cavalerie et de la Garde, pénétrant le 22 dans la capitale prussienne. Le 24 février, il assure Napoléon de son souci de conserver Berlin le plus longtemps possible 45 car, « *en tenant ici, je donne le temps à nos derrières de s'organiser, à la cavalerie de se remonter, et à nos renforts d'arriver* ». Mais, le lendemain, l'ennemi s'empare d'un passage sur la Sprée, ce qui le met à même d'interrompre les communications françaises entre Berlin et Dresde ou Leipzig. De plus, les derniers jours de février voient une intensification de l'activité des partisans. Enfin, les Saxons concentrent leurs troupes à Torgau 46, sans se porter à la rencontre de l'ennemi, adoptant une attitude comparable à celle de l'Autriche. Surclassé au sud, harcelé au nord, le vice-roi décide alors, le 2 mars, d'abandonner l'ensemble du territoire prussien pour s'établir sur l'Elbe. Le 4, Berlin est évacué à l'exception de la citadelle de Spandau, mais les troupes impériales livrent seulement, dans leur retraite, quelques combats d'arrière-garde. Les Français sont en effet favorisés par un adoucissement de la température qui provoque de hautes eaux sur l'Oder, ralentissant voire interrompant parfois son franchissement. Le 8 mars, le nouveau dispositif est tout entier articulé sur l'Elbe où l'on entreprend de palissader Wittenberg afin d'en faire une tête de pont.

Le plus important réside cependant dans le fait que, désormais, Beauharnais est renforcé par les unités mises sur pied durant les deux premiers mois de 1813. Le corps d'observation de l'Elbe a cantonné une division à Magdebourg, une seconde au sud de cette place et une troisième au nord, afin d'éclairer l'Elbe inférieur dont l'embouchure est contrôlée, à Hambourg, par le général Carra Saint-Cyr. En même temps, le 2 mars, le vice-roi ordonne à Davout d'organiser les seize 2^e bataillons du 1^{er} CA (qui se regroupent entre Elbe et Rhin) en une division qui défendra Leipzig. Parallèlement, le maréchal Victor constitue, à Erfurt, une réserve avec les douze 2^e bataillons des 2^e et 3^e CA. Cette infanterie encore peu aguerrie remplit ainsi parfaitement sa mission défensive tout en s'entraînant et en complétant son artillerie, en vue de la guerre en rase campagne. La principale nouveauté demeure toutefois la renaissance de la cavalerie. Les 1^{er} et 2^e CC, qui ont installé leurs dépôts à Hanovre et Brunswick, fournissent leurs premières formations remontées, une quinzaine d'escadrons, soit l'équivalent de deux petites brigades 47.

En réalité, Beauharnais a établi sur l'Elbe un dispositif linéaire, propre à observer l'ensemble du fleuve mais non à répondre par une puissante contre-attaque à une action de force. Quoiqu'il en soit, le repli sur l'Elbe est également l'occasion de bilans très précis, dressés par l'administration de la Guerre 48 qui, tentant de comptabiliser les blessés et les intransportables laissés en arrière, lors des évacuations successives, aboutit à un total de 40 065 militaires (dont 1 284 officiers). Une seconde récapitulation, tout aussi intéressante, concerne les denrées abandonnées 49. Quintaux de grains, de farine, de riz, de légumes, litres d'eau-de-vie et boisseaux d'avoine sont soigneusement recensés, sachant qu'une assez forte quantité de gruau, conservée dans les magasins de Moscou, n'a pas été comprise dans ces comptes officiels. Il apparaît là que, de Moscou à la prise de commandement du vice-roi, ont été laissés aux Russes l'équivalent de 33 338 297 rations de pain, 17 448 133 de riz, 4 646 466 de légumes et 16 583 776 d'eau-de-vie ! La reprise en main de la mi-janvier marque concrètement la fin de ce gaspillage, l'adversaire ne trouvant plus que des entrepôts vides dont les stocks ont été transportés dans les places. Par ailleurs, outre Pillau qui s'est rendu, les forteresses isolées abritent alors 1 936 officiers et 52 475 sous-officiers et soldats 50. Si l'on y ajoute les troupes coupées de la Grande Armée, c'est-à-dire le 5^e CA et les défenseurs de la Poméranie suédoise, ce sont près de 78 000 hommes et plus de 9 700 chevaux qui ont été laissés sur ou au-delà de l'Oder.

Toutefois, le rétablissement sur l'Elbe s'effectue dans un contexte politique différent de celui qui avait présidé au repli sur l'Oder. L'armistice austro-russe du 30 janvier doit trouver son terme début avril. Mais tous les observateurs lucides sentent bien que Vienne a pratiquement recouvré son indépendance. Stratégiquement cependant, c'est un moindre mal puisque cette neutralité entraîne une délimitation précise du théâtre d'opération avec, par contrecoup, un accroissement de valeur des barrières fluviales occupées par les Français. En revanche, la Russie et la Prusse ont signé, le 27 février, un traité d'alliance offensive et défensive qui marque la naissance de la VI^e coalition. Dès lors, le rétablissement du dispositif sur l'Elbe représente davantage que le point ultime de la retraite : il concrétise également le passage au deuxième acte dans le duel que se livrent le Grand Empire et la Vieille Europe.

Empire et la Vieille Europe.

Attente stratégique sur l'Elbe

Mars et avril voient se dénouer une bonne part des intrigues diplomatiques. Dans un premier temps, le préambule du traité d'alliance prusso-russe se révèle extrêmement significatif : « *La destruction totale des forces ennemies qui avaient pénétré dans le cœur de la Russie a préparé la grande époque de l'indépendance de tous les États qui voudront la saisir pour s'affranchir du joug que la France a fait peser sur eux pendant tant d'années.* »51 Fort logiquement, dans la continuité de son évolution, Berlin déclare ensuite la guerre à Napoléon le 16 mars.

Le cheminement autrichien s'avère plus nuancé. Le 4 janvier, Metternich reçoit un rapport de Schwarzenberg, qui a rencontré un envoyé du tsar. Le 26, le chancelier s'entretient directement avec un plénipotentiaire russe. Le 30, l'armistice de Zeycz fait de Vienne une troisième force, neutre quoique liée de part et d'autre aux deux camps. En réalité, l'Autriche vise le rôle de médiateur armé. D'où, dès le 25 janvier, un décret de mobilisation destiné à porter ses troupes à 100 000 hommes (régiments de Russie inclus), avec un résultat effectif au 1^{er} avril. Le 17 mars, Metternich signe avec les Russes la convention de Kalisch, au terme de

laquelle ces derniers doivent pousser des unités sur les flancs des Autrichiens qui occupent la rive gauche de la Vistule. Toutes ces combinaisons trouvent leur aboutissement le 12 avril, lorsque l'Autriche fait officiellement savoir qu'elle ne participera plus à la guerre, contrairement à ce que prévoyait le traité de 1812, sous prétexte qu'un État ne peut être à la fois acteur et médiateur armé. Conformément à cette position, du 20 au 24, le corps auxiliaire évacue le grand-duché et retraite en Galicie (c'est-à-dire en territoire autrichien), entraînant avec lui, comme prévu, les troupes de Poniatowski, contraintes de traverser l'Autriche pour rejoindre la Grande Armée à l'ouest de l'Elbe ⁵². Leur repli forcé annule de fait l'éventuelle attaque de flanc propre à couper les lignes d'approvisionnement russes et à affaiblir ainsi l'offensive ennemie. Bref, en cinq mois, l'Autriche est devenue l'arbitre de l'Europe, position rêvée pour obtenir le maximum d'avantages à l'issue du duel entre Napoléon et Alexandre.

La Suède, engagée aux côtés de Saint-Petersbourg par les traités des 5 avril et 30 août 1812, n'a, elle, en dépit des conventions, jamais participé directement au conflit. Le 3 mars 1813, au terme de nouvelles tractations avec la Grande-Bretagne, elle promet d'envoyer sur le continent 30 000 hommes (déjà destinés à aider le tsar d'après les accords antérieurs), en échange de la Norvège, de la Guadeloupe et d'une allocation mensuelle d'un million de livres sterling. Débarquant des troupes en Poméranie début avril, afin de réoccuper ses anciennes possessions, elle se garde bien toutefois de progresser vers l'Elbe.

L'Angleterre, pour sa part, ne participe pas directement aux opérations militaires, comme au Portugal ou en Espagne. Référence diplomatique suprême, elle donne en janvier son aval à la Prusse et à l'Autriche puis finance en sous-main les adversaires de Napoléon. À ce titre, Londres attache des officiers anglais à chaque quartier général et à chaque division coalisés, le commandement de ces observateurs étant dévolu au lieutenant-général Stewart, frère du premier ministre, qui reçoit le titre de « *commissaire de S. M. Britannique près les armées confédérées* » ⁵³.

En Allemagne enfin, le recul de l'armée impériale suscite des conséquences fâcheuses. Le 25 mars, à Kalisch, Koutouzov signe un manifeste proclamant la dissolution de la Confédération du Rhin. De son côté, Wittgenstein adresse aux Saxons une proclamation enflammée : « *Vous avez les innombrables armées de la Russie et de la Prusse pour vous soutenir... Celui qui n'est point pour la liberté est contre elle ! Choisissez entre mon baiser fraternel et la pointe de mon épée (...). Aux armes ! Saxons ! Si les fusils vous manquent, armez vos bras de faux et de massues.* » ⁵⁴ Ces appels reçoivent un large écho dans les États allemands travaillés par les sociétés patriotiques et touchés par les levées d'hommes, de chevaux et d'approvisionnements divers que nécessite la reconstitution des contingents décimés en Russie. Déjà, en janvier, les grands-duchés de Francfort et de Berg ont connu des mouvements séditionnels. Sous le calme apparemment revenu, les habitants de la Confédération demeurent hostiles, comme le confirme un rapport d'espion adressé le 2 avril au vice-roi ⁵⁵ : « *L'esprit public est également mauvais sur les deux rives de l'Elbe, (...) les paysans ne parlent que d'assommer les Français.* » Les gouvernants des grands-duchés et royaumes de Mecklembourg-Schwerin, Francfort, Würzbourg, Berg, Wurtemberg, Hesse, Bade et Saxepartagent ces sentiments et louvoient pour sortir au plus tôt de la mouvance française. D'où, souvent, une résistance passive, se marquant par le retard dans la mise sur pied des contingents dus à la Grande Armée. Parfois, les circonstances leur permettent d'aller plus loin. Délivré par le recul français de la tutelle napoléonienne, le Mecklembourg-Schwerin se range officiellement, fin mars, aux côtés de ses libérateurs. De même, le 13 avril, un bataillon de Saxons se rend à 20 hussards prussiens, avant de passer au service de l'adversaire. En réalité, les pays dont l'empereur a accru la puissance sont souvent les moins sûrs par peur de

perdre les avantages acquis : la Bavière a entamé fin mars des négociations officieuses avec les coalisés. Le royaume de Saxe se lie par convention avec l'Autriche le 20 avril, rejoignant le camp des neutres.



Les signes d'effritement de l'hégémonie française ne se limitent pas aux territoires allemands. Le Danemark, enlevant son soutien à Paris, négocie en avril avec l'Angleterre et la Russie, et attend surtout que se clarifient les données du problème. En Méditerranée, Murat fournit son contingent pour le corps d'observation d'Italie mais entre également en relation avec Vienne, dans l'espoir de sauvegarder sa dynastie. Enfin, certaines zones frontalières de l'Empire ne sont pas sûres. Les départements belges sont agités par un mécontentement profond. En Hollande, les opérations de recrutement et de tirage au sort provoquent des manifestations, au point qu'il faut interrompre les levées 56. En mars, à Hambourg, les émeutes contraignent Carra Saint-Cyr à évacuer la ville le 12 et à se replier sur Brême 57. Bref, l'édifice impérial commence à se fissurer. Napoléon doit à tout prix remporter une victoire, seul moyen de maintenir l'Autriche dans la neutralité et l'Allemagne dans l'obéissance. Or, depuis le repli sur l'Elbe, la situation militaire française a elle aussi évolué.

L'organisation d'un dispositif sur ce fleuve avait déjà été abordée par Napoléon. En février, il avait enjoint de mettre Torgau en état de défense 58, la place constituant la charnière entre la partie nord, centrée sur Magdebourg et dont la conservation repose sur l'armée impériale, et la partie sud, appuyée sur Dresde et qui relève du roi de Saxe, tenu de protéger ses propres territoires. L'empereur complète ces instructions le 2 mars 59. Tandis qu'au nord Magdebourg devient la principale forteresse, Kronach, Würzburg, Kehl, Kastel, Wesel, Coeverden, Delfzyl et Erfurt sont mis en défense afin d'abriter des raids de partisans les magasins de la zone de concentration. Le recul sur l'Elbe entériné, les instructions impériales tournent, dans la première quinzaine de mars, autour de quelques idées simples 60 :

1. - Garder le contrôle de la rive orientale aussi longtemps que possible, ce qui évitera d'avoir à reconquérir ces territoires lors de la contre-offensive.
2. - Défendre l'Elbe à outrance. Dès le 5 mars, Napoléon a analysé les possibilités ennemies 61 et ordonné à Beauharnais de surveiller le cours d'eau tout en conservant une masse de manœuvre capable de s'opposer à toute tentative de franchissement. Ses

prévisions sont d'ailleurs optimistes : « *Pour peu que vous sachiez prendre un camp et une position près de Magdebourg, vous devez tenir plus d'un mois contre l'ennemi.* » 62 Au sud, la situation est tout aussi nette. La réunion, à la mi-mars, des nouvelles formations françaises et des confédérés allemands à Francfort constituera une menace potentielle pour l'aile gauche russe. Dès lors, « *il est (...) probable qu'il [l'ennemi] ne dépassera pas Dresde* » 63, sachant que les forces impériales sont en mesure d'arrêter tout débouché sur ce point.

3. - En cas de repli, couvrir les territoires utiles, en l'occurrence la Westphalie et la 32^e division militaire, en formant une première ligne de résistance sur les montagnes du Harz, une seconde entre le Harz et Cassel, une troisième sur la Weser.

4. - Préparer la contre-offensive, en établissant des têtes de pont fortifiées et des points de passage protégés sur les rivières et les fleuves importants, tels la Weser ou l'Embscar, ainsi que le réaffirme Napoléon, « *mon intention est de prendre vigoureusement l'offensive au mois de mai, de reprendre Dresde, dégager les places de l'Oder, et, selon les circonstances, débloquer Dantzic et rejeter l'ennemi derrière la Vistule* » 64.

En fait, le souverain semble s'appuyer sur deux idées qui le guident depuis son départ de Russie et dont la combinaison aggrave son appréciation erronée de la situation réelle :

1. - Il croit ses troupes plus fortes qu'elles ne le sont. Le manque de comptes rendus précis l'oblige en effet à recourir aux conjectures pour établir ses plans : « *Vous ne me dites rien, ni vous, ni votre état-major (...). Je suis dans l'obscurité sur tout. Comment voulez-vous que je dirige mon armée ? J'ignore même les différentes affaires qui ont eu lieu et ce que l'on a perdu (...). Je ne sais pas qui commande à Stettin et quelle est la garnison qui s'y trouve... Je ne connais pas la force de la garnison de Cüstrin, ni celle de Glogau, ni celle de Spandau.* » 65 Situation fort embarrassante, qui durera pratiquement jusqu'à la réunion des régiments du vice-roi avec l'armée du Main 66.
2. - Il croit l'ennemi plus faible qu'il ne l'est, tablant sur l'éparpillement auquel a dû procéder le tsar depuis son passage de la Vistule, d'où son optimisme 67 : « *Il est difficile de penser que les Russes s'enfoncent dans l'Allemagne en grande force, laissant sur leurs flancs Dantzic, les places de l'Oder et le corps autrichien (...). Aussitôt que les Russes s'apercevront que vous avez fait halte, et que vous avez pris le parti de leur disputer le terrain, vous les obligerez à se concentrer devant vous : or, ils ne peuvent pas avoir aujourd'hui une armée disponible égale à la vôtre ; ils s'affaiblissent et vous vous renforcez (...). [L'ennemi] a la plus grande partie de ses forces occupées à Dantzic, à Varsovie, en Galicie ; [il est] obligé d'observer les places de l'Oder et (...) a tant souffert.* » On relève une certitude identique, qui n'est peut-être pas que de commande, dans sa correspondance diplomatique : « *Dans la situation actuelle des choses, plus les Russes s'avanceront, laissant tant de places derrière eux, mieux cela vaudra* » 68. « *Toutes les mesures que j'ai prises sont telles que déjà j'ai ordonné qu'on laissât avancer les Russes ; plus ils avanceront, plus leur perte est certaine.* » 69

Fort de ces analyses, et croyant avoir saisi au mieux les intentions de son beau-père, Beauharnais s'inspire de la lettre des ordres reçus. Le dispositif qu'il jette la première semaine de mars sur l'Elbe 70 préfigure la résistance qu'il compte organiser à long terme, en ôtant les moyens de passage existants et en empêchant l'adversaire d'en établir de nouveaux. Dès lors, fort logiquement, il divise, le 12, le fleuve en secteurs de responsabilité 71. Le sud, de Koenigstein à Torgau, dépendra de Davout avec 28 000 hommes. Lui-même prendra en charge le centre, de Torgau à Magdebourg, avec 58 000 combattants représentant les éléments les plus solides du théâtre. Enfin, de Magdebourg à l'embouchure de la Havel, le maréchal Victor disposera de 15 700 soldats tandis que Carra Saint-Cyr tiendra l'embouchure de l'Elbe avec un groupement qui doit atteindre 4 000 hommes à terme. De son côté, la Garde demeurera en réserve à Leipzig.

A l'évidence, cette articulation, fondée avant tout sur la perception du cours d'eau comme obstacle, demeure extrêmement linéaire. Une lettre confirme la quiétude de l'état-major 72 : *« Les eaux continuent toujours à être très hautes, les chemins sont très mauvais, et tout porte à croire que l'ennemi ne tentera aucune opération en ce moment. »* Bref, le vice-roi espère fermement que l'obstacle physique du fleuve le mettra à l'abri de la cavalerie russe, qu'il estime fortement en avant des gros du tsar 73. Larrey, se rappelant son arrivée à Leipzig le 9 mars, avoue : *« Ce fut le premier endroit où nous crûmes la campagne finie. »* 74 Cette attitude trouve son écho dans la quasi-certitude d'un certain nombre de généraux en une paix prochaine. Il semble que l'on soit confronté là à un curieux cas d'aveuglement collectif, né peut-être de la croyance en la pérennité d'une Europe impériale, de l'Atlantique à l'Elbe, telle que les traités antérieurs l'avaient plus ou moins façonnée. En attendant, les mesures prises dans la première quinzaine de mars sont loin d'obtenir le succès espéré. La réquisition des embarcations demeure incomplète, à cause parfois de l'opposition de la population 75. Surtout, le dispositif général recèle une faiblesse tactique profonde, étalant les unités le long du fleuve sans conserver une réserve assez puissante pour attaquer les formations adverses occupées à traverser. Incapable de s'opposer à un franchissement, le plan de défense de Beauharnais nie l'essence même de la tactique impériale, qui privilégie le mouvement et la concentration de forces au point de rupture.

Prenant conscience de cette erreur, Napoléon adresse sans ménagement critiques et conseils à son beau-fils. Il fustige d'abord son manque de pugnacité : *« Il faut enfin commencer à faire la guerre (...). Nos opérations militaires sont l'objet des risées de nos alliés à Vienne et de l'ennemi à Londres et à Saint-Pétersbourg, parce que constamment l'armée s'en va huit jours avant que l'infanterie ennemie soit arrivée, à l'approche des troupes légères et sur de simples bruits. Il est temps que vous travailliez et agissiez militairement. »* 76 Vient ensuite un cours de tactique 77 : *« Jamais une rivière n'a été considérée comme un obstacle qui retardât de plus de quelques jours et le passage n'en peut être défendu qu'en plaçant des troupes en force dans des têtes de pont sur l'autre rive, prêtes à reprendre l'offensive aussitôt que l'ennemi commencerait son passage. Mais, voulant se borner à la défensive, il n'y a pas d'autre parti à prendre que de disposer ses troupes de manière à pouvoir les réunir en masse et tomber sur l'ennemi avant que son passage ne soit achevé. Rien n'est plus dangereux que d'essayer de défendre sérieusement une rivière en bordant la rive opposée ; car une fois que l'ennemi a surpris le passage, et il le surprend toujours, il trouve l'armée sur un ordre défensif très étendu et l'empêche de se rallier. »*

Partant du postulat que *« l'ennemi passera l'Elbe où et comme il voudra »*, l'empereur rebâtit complètement le plan de défense. Le bas Elbe sera tenu par Davout avec 16 bataillons ; le pivot de Magdebourg, sous les ordres directs du vice-roi, groupera 60 000 fantassins,

10 000 cavaliers et 250 canons ; enfin le sud sera défendu par 12 bataillons réunis entre Magdebourg et Torgau, Reynier assurant quant à lui la sûreté de la portion allant de Torgau à la frontière de Bohême. L'ennemi ne pouvant procéder à un mouvement offensif d'envergure sans masquer Magdebourg, opération qui réclamerait 100 000 hommes, les Français sont certains de ne pas être débordés, leur adversaire ne disposant pas de réserves suffisantes pour constituer la couverture nécessaire. En revanche, si les Russes parvenaient à bousculer le groupement central, Beauharnais devrait s'attacher à défendre en priorité le bas-Elbe, ce qui reviendrait à abandonner Dresde plutôt que de cesser de protéger la Westphalie, la 32^e division militaire et Hambourg. Et Napoléon d'exprimer un regret qui explique indirectement pourquoi, surestimant le talent militaire de ses lieutenants, il a cru à l'efficacité des barrières fluviales pour freiner l'avance ennemie : « *Si ce que j'ordonne pour l'Elbe eût été fait sur l'Oder, et qu'au lieu de vous retirer sur Francfort [sur-Oder], vous vous fussiez groupé devant Ciustrin, l'ennemi aurait regardé à deux fois avant que de rien jeter sur la rive gauche. Vous auriez du moins gagné vingt jours et donné au corps d'observation de l'Elbe le temps de venir occuper Berlin.* »

Le vice-roi bouleverse alors totalement son articulation primitive 78, réduisant les effectifs de l'aile sud, renforçant considérablement la portion centrale et précisant le rôle des unités de Carra Saint-Cyr : « *Ces troupes formeront sur l'extrême-gauche du général Lauriston un corps détaché, destiné à couvrir contre les partis ennemis le pays situé à la rive gauche du bas-Elbe.* » La ligne d'opération du théâtre oriental, de Wesel à Cassel puis Magdebourg, réclame sept à huit jours « *pour faire transiter les envois du Rhin à l'Elbe* »79.

Mais le vice-roi, qui avait commencé à adapter son dispositif initial sans avoir encore reçu l'intention de manœuvre et les ordres du 15 de son beau-père, étale un peu trop ses forces et intègre au sein du groupement central des unités dont l'absence se fait sentir sur le bas-Elbe. C'est qu'il est aux prises avec les multiples problèmes quotidiens dont l'empereur n'est pas forcément informé avec précision. L'état sanitaire demeure préoccupant : « *Les maladies continuent à affliger plusieurs corps de l'armée et particulièrement le 7^e corps. C'est une fièvre maligne et nerveuse qui paraît être assez contagieuse.* » 80 Dès lors, une recrudescence du nombre de militaires atteints est à craindre si les troupes campent. L'alimentation constitue un autre souci. Le ravitaillement de Magdebourg en particulier, théoriquement à la charge des Westphaliens, se révèle suffisamment difficile pour que, le 13 mars, les Français soient contraints de procéder par voie de réquisition 81. De plus, l'on touche presque à la fin de l'hiver, alors que les réserves n'avaient pas été initialement prévues pour autant de consommateurs. La dégradation de la situation est rapide. Le 16, Beauharnais se demande comment faire manger ses soldats 82. La minceur des stocks et la précarité qui en découle font finalement, le 22, l'objet d'une correspondance avec Napoléon, qui apprend à cette occasion que l'approvisionnement courant de Magdebourg ne représente pas deux jours de consommation, que celui de siège est à moitié et celui de réserve inexistant 83.

Parallèlement, la situation aux ailes se dégrade. Au nord, troubles et mouvements séditieux commencent à agiter les territoires mêmes de l'Empire, en l'occurrence la 32^e division militaire 84. Brême et Hambourg sont évacués ; l'Oldenbourg entre en révolte ; la batterie de Blexen, qui s'est rendue aux rebelles, tire sur celle de Carlsbourg, fidèle à l'Empire 85. Le contre-amiral Lhermite doit quitter Cuxhaven les 15 et 16, après avoir détruit sa flottille et ses réserves de munitions. L'ennemi se fait plus pressant : les 17 et 18 mars, 2 500 Cosaques et deux pièces pénètrent à Hambourg. Au sud, l'évolution diplomatique de la Saxe conduit, le 21, les Saxons du 7^e corps à se retirer à Torgau. Une convention permet néanmoins à Reynier de conserver les vieux quartiers de Dresde, à l'ouest de l'Elbe, les Russes occupant la

ville neuve, à l'est. Au nord, la réaction française se révèle vigoureuse. Carra Saint-Cyr ramène l'ordre à Brême, afin de rétablir provisoirement une ligne défensive le long de la Weser 86. Au centre, Beauharnais conserve ses positions et fortifie Wittenberg. Au sud, en revanche, la poussée russe ne peut être contenue. Les Français retraitent et abandonnent le cours supérieur de l'Elbe pour prendre position sur la Mülde, afin de protéger la droite du vice-roi.

Le fait saillant demeure le changement de mentalité des rescapés de Russie et, plus précisément, de l'état-major. Quoique les flancs fassent l'objet de puissantes incursions adverses, on n'en replie pas pour autant le centre. La psychose d'une coupure des lignes de retraite a disparu car l'armée est désormais suffisamment puissante pour pouvoir s'ouvrir un chemin, d'autant que l'on n'est plus qu'à dix-sept jours de marche du Rhin. Clausewitz, de son côté, explique clairement les choix ennemis 87. Face à la portion centrale, de Magdebourg à Torgau, sont rassemblés 25 000 Prusso-russes sous les ordres de Wittgenstein et Yorck. Au nord, les commandos de Tettenborn, Dorenberg et Czernitcheff (6 000 à 7 000 hommes) sont répandus sur les deux rives de l'Elbe. Au sud, les coalisés contrôlent Dresde avec 28 000 combattants. Mais, face à la résistance française, ils ont décidé de suspendre toute opération offensive jusqu'à l'arrivée sur l'Elbe, le 26 avril, des 30 000 soldats jusqu'alors en réserve à Kalisch. « *L'armée russe, affaiblie par les opérations immenses imposées par sa poursuite de l'ennemi, poursuite jusqu'alors sans exemple dans l'histoire, fatiguée en outre par le siège et l'attaque d'innombrables places fortes, n'eût pas été capable de se maintenir un seul instant sur l'Elbe, si elle n'avait trouvé un allié formidable dans la puissance militaire de la Prusse.* » Mais « *ces forces réunies n'étaient pas assez puissantes pour pouvoir transporter le théâtre de la guerre à quarante milles plus loin, jusque sur le Main* »88.

De son côté, l'état-major français, au vu des divers comptes rendus, comprend qu'il contrôle parfaitement la situation au nord, où la poussée adverse se limite à l'infiltration de partisans. Parallèlement, diverses mesures préjudant à une prochaine entrée en campagne ont été prises : destruction des moyens de franchissement susceptibles d'être utilisés par l'ennemi, élaboration d'une ligne d'opération Wesel-Brême, évacuation temporaire des dépôts de cavalerie de Hanovre derrière la Weser. La réunion des nouvelles unités s'est poursuivie et Davout peut tabler, au 25 avril, sur 30 000 combattants 89. Au centre, du 21 mars au 6 avril, Beauharnais mène de fortes reconnaissances mettant en jeu infanterie, cavalerie et artillerie. Pour la première fois depuis des mois, les troupes impériales progressent sciemment vers l'est, sans se laisser arrêter par le risque d'une rencontre. En revanche, au sud, la pénétration adverse s'avère plus profonde. Les Cosaques sont signalés à Leipzig dès le 31 90, les Prussiens à Eisleben le 10 avril 91. Autant d'indices qui permettent de déterminer le mode d'action ennemi : pendant que Wittgenstein contiendra les Français à hauteur de Magdebourg, l'armée principale progressera sur l'axe Leipzig-Mersebourg afin d'empêcher la jonction entre l'armée de l'Elbe (58 000 hommes dirigés par Eugène de Beauharnais) et l'armée du Main nouvellement réunie (111 000 soldats sous le commandement de Napoléon) 92. Il sera peut-être même possible aux coalisés de rejeter le vice-roi dans le Harz 93. Aussi, ce dernier, soucieux de ne pas compromettre l'outil militaire qui lui est confié, agit avec prudence et regroupe l'essentiel de ses forces derrière la Saale et l'Elbe, persuadé à juste titre qu'il a en face de lui essentiellement des unités d'avant-garde et que les gros n'arriveront qu'à la mi-avril.

Le 16, Napoléon, que les événements ont contraint à prendre l'offensive beaucoup plus tôt que prévu, arrive à Mayence. Ce même jour, le général Souham (de l'armée du Main) reconnaît Weimar 94. Beauharnais conserve toutefois ses positions jusqu'au 25, date à laquelle Berthier lui transmet l'ordre d'occuper Halle et Mersebourg 95. Ces instructions

témoignent de la réintégration des unités de l'armée de l'Elbe dans le dispositif d'ensemble de la contre-offensive qui se développe en direction de la Saxe. Elles marquent également la fin de l'intérim provoqué par le départ de l'empereur en décembre 1812.

En guise de conclusion

Comment appréhender ces cinq mois de recul continu, où la déroute se transforme en un repli de plus en plus organisé, au point de devenir une véritable manœuvre rétrograde ? L'équation classique selon laquelle une perte d'espace s'échange contre un gain de temps joue à plein à cette époque de conflits non motorisés. On ne peut comprendre sans elle les efforts de Napoléon pour reconstituer une nouvelle Grande Armée.

Mais cette phase de l'affrontement permet également d'aborder la question de la guerre dans une économie préindustrielle. Alors que la fourniture d'hommes ne connaît pas de réelle difficulté, il s'avère nécessaire pour les armes et les chevaux de puiser dans les stocks existants, qui résultent d'une accumulation de plusieurs années ⁹⁶. Or la remonte française demeure quantitativement insuffisante, sauf à désorganiser les circuits économiques quotidiens. Dès lors, sans même prendre en compte l'inadéquation de certaines mesures due aux délais de transmission entre Paris et le « front », la gestion de la manœuvre retardatrice obéit à une logique multiscalaire. Napoléon, chef d'État, rédige ses instructions en fonction d'un raisonnement stratégique. La présence de son armée maintient les territoires périphériques de l'écoumène impérial dans la sujétion. Outre la fourniture de contingents militaires, ces zones sont également une aire de ressources pour la confection d'effets d'habillement, la fabrication de harnachements ⁹⁷ et, surtout, l'obtention des 32 000 chevaux, achetés en novembre et décembre 1812, livrables jusqu'au début de l'été 1813, et pour la réception desquels a été établi un maillage de dépôts de remonte ⁹⁸ : Varsovie, Posen, Glogau, Berlin, Hanovre, Hambourg.

Concrètement, afin de conserver ses positions, l'empereur s'appuie sur les grandes barrières topographiques que sont les fleuves. La possession de places/têtes de pont permet d'imaginer une défense dynamique, fondée sur une masse de manœuvre attaquant l'ennemi au moment de son franchissement. Au final, le gain de temps est évident. En revanche, Murat puis Beauharnais semblent apparemment insuffisamment maîtriser les combinaisons tactiques présidant au mouvement d'une armée. Toutefois, leur impéritie trouve peut-être une partie de sa source dans le sentiment d'infériorité qui habite les survivants depuis la retraite, et qui ne prend fin que sur l'Elbe. D'où la priorité accordée à une défense statique par le biais des forteresses, dont l'isolement progressif révèle clairement que la Grande Armée a totalement perdu l'initiative et subit la volonté adverse. Le facteur psychologique joue ici au détriment des rescapés, de la même façon, par exemple, qu'il avait affaibli les unités prussiennes après Iéna. Et l'on ne peut manquer d'évoquer Ardant du Picq, pour qui la guerre est avant tout affaire de moral.

Très concrètement, la contre-offensive française débute à la mi-avril avec des unités manquant de cavalerie faute, en partie, d'avoir pu utiliser les ressources des territoires perdus. De plus, elle se développe à partir d'une ligne de débouché située beaucoup plus à l'ouest que celle initialement prévue. Cela équivaut à accroître l'espace à reconquérir pour défaire les Prusso-Russes et donne à ces derniers une plus grande latitude pour retraiter, d'autant qu'ils disposent de la supériorité en cavalerie. Les cinq mois qui conduisent du Niémen à l'Elbe expliquent ainsi en partie l'échec stratégique de la première campagne de Saxe.

Abréviations utilisées :

CA : corps d'armée

CC : corps de cavalerie

COE : corps d'observation de l'Elbe

COR : corps d'observation du Rhin

DI : division d'infanterie

Blessés et malades laissés en arrière 99

Place	Officiers	Sous-officiers et soldats	Place	Officiers	Sous-officiers et soldats
Moscou	35	1 512	Gumbinnen	188	1 131
Mojaisk	7	119	Insterburg	103	1 395
Abbaye	5	82	Tapiau	0	874
Ghjatsk	0	7	Labiau	21	284
Viazma	0	39	Koëningsberg	350	7 116
Dorogobouje	3	41	Elbing	95	1 080
Smolensk	57	3 613	Mariembourg	42	1 543
Vitepsk	1	5	Merve	0	494
Polotsk	16	269	Schwetz	0	397
Krasnoë	4	55	Neubourg	0	311
Dombrowena	11	370	Bromberg	16	273
Orcha	8	322	Varsovie	22	2 340
Bobr	2	25	Posen	25	255
Borissov	9	139	Francfort-sur-Oder	3	212
Mohilef	22	525	Deutshrone	0	83
Minsk	109	3 275	Stralsund	0	35
Glubokoe	0	1 257	Berlin	0	1 600
Vilna	0	5 683	Brandebourg	0	250
Kovno	0	589	Rostock	0	10
Tilsitt	130	975	Gustrov	0	16
Wilkowski	0	180	Total	1 284	38 781

Denrées alimentaires abandonnées 100

Places	Grains	Farine	Riz	Légumes	Eau-de-vie	Avoine
Moscou	857,7	2 021,7				
Vilna	22 520,9	25 159,1		266,3		9 260
Ponovicz	511,7	16 006,7				
Meretch	1 132,5	6 215,1		31,3		
Wilkowski	151,2	3 775,3		103,6	4 972	
Grodno	13 317	905,7		72,8	36 090	
Bialystok	1 986,3	195,8				
Mittau	193,5	3 805,1		3,3	1 1862	
Gumbinnen	267,4	2 292,2			3 802	
Insterburg		3 841,3	1 233,2	19,6	22 907	
Velhaut	4 553,7	21 308,9		1 121,8	235 234	
Tilsitt	7 361,4	2 442,7	6,8	414,6	10 134	
Koëningsberg	51 447,3	77 697,4	462,6	791,4	158 205	263 052
Elbing	97 576,6	22 800	8 500	2 003,3	532 828	119 905
Mariembourg	7 732,5	3 897			11 192	
Osterode	1 664			1 014		
Wormditte	2 400					
Total	213 673,9	192 363,9	10 468,9	5 575,7	1 036 486	382 957

76 Garnisons des places 101

	Officiers	Sous-officiers et soldats	Chevaux
Dantzig	833	27 305	2 775
Modlin	153	2 468	0
Zamosk	Inconnu	Inconnu	Inconnu
Thorn	163	3 745	0
Stettin	272	8 052	148
Cüstrin	151	3 749	0
Glogau	155	4 339	199
Spandau	209	2 817	179
Total	1 936	52 475	3 301

Notes

- 1 Lettre de Napoléon à Maret, duc de Bassano, 29 novembre 1812, n° 19 362.
- 2 Lettre de Napoléon à Maret, 4 décembre 1812, n° 19 373.
- 3 BRUN (J.-F.), *L'économie militaire impériale à l'épreuve de la VI^e coalition*, thèse de doctorat, Université Blaise Pascal, Clermont-Ferrand, 1992, p. 193 à 195.
- 4 LARREY, *Mémoires*, t. IV, p. 104 à 107 et LA BARRE DE NANTEUIL (H. DE), *Le comte Daru*, p. 206.
- 5 REBOUL, *Campagne de 1813*, t. I, p.74.
- 6 LARREY, *Mémoires*, t. IV, p.115.
- 7 REBOUL, *Campagne de 1813*, t. I, p.88 et 89. Tout est planifié : l'horaire des étapes est précisé et des officiers précèdent théoriquement les détachements, afin de leur faire préparer vivres et cantonnements.
- 8 LARREY, *Mémoires*, t. IV, p. 114 et 115.
- 9 Lettre de Murat à Napoléon, Koëningsberg, 29 décembre 1812 (citée par Reboul, *Campagne de 1813*, t. I, p. 169).
- 10 Lettre de Napoléon à Berthier, 18 décembre 1812, n° 19 386.
- 11 Lettre de Napoléon à Clarke, 26 décembre 1812, n° 19 401.
- 12 Lettres de Napoléon à Clarke, 26 décembre 1812, n° 19 401 et 30 décembre 1812, n° 19 410.
- 13 Ordres du maréchal Berthier, Gumbinnen, 17 décembre 1812 (cités par Reboul, *Campagne de 1813*, t. I, p. 89 et 90).
- 14 REBOUL, *Campagne de 1813*, t. I, p. 98 et 99.

15 Lettre de Berthier à Napoléon, Wirballen, 16 décembre 1812 (citée par Reboul, *Campagne de 1813*, t. I, p. 422). Le capitaine d'Artois confirme ce jugement : « Dès la fin de décembre, on avait vu arriver isolément et sans ordre une quantité d'hommes malades, blessés ou attaqués par la gelée. » (*Relation de la défense de Dantzig*, p. 38).

16 Larrey précise même, à propos des habitants qui ont accueilli les malades atteints de la fièvre de congélation : « La mortalité était considérable. » (*Mémoires*, t. IV, p. 151).

17 Lettre de Napoléon à Jérôme de Westphalie, 18 janvier 1813, n° 19 462.

18 REBOUL, *Campagne de 1813*, t.I, p.364 à378.

19 ARTOIS (D'), *Relation de la défense de Dantzig*, p. 17, 416 et 417.

20 ARTOIS (D'), *Relation de la défense de Dantzig*, p. 2.

21 Lettre de Murat à Napoléon, Wirballen, 16 décembre 1812 (citée par Reboul, *Campagne de 1813*, t. I, p. 386).

22 ARTOIS (D'), *Relation de la défense de Dantzig*, p. 8.

23 D'après Reboul (*Campagne de 1813*, t. II, p. 32), l'essentiel des données chiffrées est contenu dans le rapport du 31 janvier 1813, que l'empereur a eu sous les yeux à partir du 5 février.

24 Lettre de Napoléon à Eugène de Beauharnais, 22 janvier 1813, n° 19 474.

25 Graudenz est le point de concentration principal du nouveau corps prussien, toujours allié, théoriquement, à la Grande Armée.

26 François I^{er} d'Autriche a effectivement entrepris, dès le début de 1813, de rassembler 100 000 combattants sur cette frontière.

27 Lettre de Napoléon à Eugène de Beauharnais, 26 janvier 1813, n° 19 519.

28 Lettre de Napoléon à Clarke, 27 janvier 1813, n° 19 520.

29 Lettre de Napoléon à Eugène de Beauharnais, 27 janvier 1813, n° 19 522.

30 Lettre de Napoléon à Eugène de Beauharnais, 27 janvier 1813, n° 19 522.

31 Lettre de Napoléon à Eugène de Beauharnais, 27 janvier 1813, n° 19 522.

32 Lettres de Napoléon au vice-amiral Decrès, 2 février 1813, n° 19 528, et à Eugène de Beauharnais, 4 février 1813, n° 19 534.

33 Lettres de Napoléon à Clarke, 27 janvier 1813, n° 19 520 et 6 février 1813, n° 19 539, à Eugène de Beauharnais, 27 janvier 1813, n° 19 522, 19 523 et 19 524, 6 février 1813, n° 19 544, au général Fontanelli, ministre de la Guerre et de la Marine du royaume d'Italie, 31 janvier 1813, n° 19 527.

- 34 Lettre de Napoléon au général Lacuée, 19 janvier 1813, n° 19 463.
- 35 Lettre de Napoléon à Eugène de Beauharnais, 27 janvier 1813, n° 19 522.
- 36 REBOUL, *Campagne de 1813*, t. II, p. 536, 537, 538 et SHD/GR, X^P 24.
- 37 Pourcentages établis à partir des états de situation [Archives nationales (AN), AF IV 1651-B] et de l'exemple du 4^e CA. BRUN (J.-F.), *L'économie militaire impériale...*, *op.cit.*, chapitre XXIV.
- 38 REBOUL, *Campagne de 1813*, t. II, p. 72.
- 39 REBOUL, *Campagne de 1813*, t. II, p. 19. Les chiffres cités par Reboul (*Campagne de 1813*, t. II, p. 41-42) quant aux 1^{re} et 2^e divisions d'infanterie (appartenant toutes deux au 1^{er} CA) indiquent, par ailleurs, que près de 37 % des officiers et 26 % des sous-officiers ou soldats revenus de Russie sont inaptes à un service immédiat. Bien que fragmentaires, ces données permettent néanmoins de se faire une idée de la situation réelle.
- 40 La Pologne compte, en effet, trois villes saintes, Varsovie, Cracovie et Czenstochau, dont la possession revêt une valeur psychologique aussi importante que celle de Moscou dans l'Empire russe.
- 41 Lettre de Napoléon à Clarke, 7 février 1813, n° 19 545.
- 42 REBOUL, *Campagne de 1813*, t. II, p. 357. Dans cette lettre, datée du 6 février, Schwarzenberg confirmait sa retraite sur Cracovie.
- 43 Ce qui, joint à la fatigue de la campagne précédente, expliquerait l'impéritie du haut commandement, rapportée à plusieurs reprises par Thiry (*Lützen et Bautzen*, p. 90, 106 et 109).
- 44 SHD/GR, C² 710.
- 45 Lettre d'Eugène de Beauharnais à Napoléon, Cöpnick, 24 février 1813 (AN, AF IV 1651-B).
- 46 AN, AF IV 1651-B.
- 47 AN, AF IV 1651-B.
- 48 SHD/GR, C² 710.
- 49 SHD/GR, C² 710.
- 50 SHD/GR, C² 704 pour Dantzig et Modlin ; SHD/GR, C² 705 pour les autres forteresses.
- 51 THIRY, *Lützen et Bautzen*, p. 77.
- 52 TOURNES, *Lützen*, p. 51 et 52.

53 LONDONDERRY, *Histoire de la guerre de 1813*, t. I, p. 17.

54 MARTIN(P. R.), *Histoire des deux campagnes de Saxe en 1813*, p.22.

55 AN, AF IV1651-B.

56 SHD/GR,C²564.

57 AN,AFIV1651-B.

58 Lettre de Napoléon au général Lauriston, 26février1813, n° 19 618.

59 Lettre de Napoléon à Clarke (2mars1813, n° 19 634) et instructions pour le capitaine Laplace (2 mars 1813, n° 19 637).

60 Lettres de Napoléon à Eugène de Beauharnais (2 mars 1813, n° 19 644, 5 mars 1813, n° 19 664, 6 mars 1813, n° 19 675, 9 mars 1813, n° 19 688, 11 mars 1813, n° 19 696, 15 mars 1813, n° 19 721) et à Jérôme de Westphalie (2 mars 1813, n° 19 647) ; notes pour le vice-roi d'Italie, 11 mars 1813, n° 19 697.

61 Lettre de Napoléon à Eugène de Beauharnais, 5 mars 1813, n° 19 664.

62 Lettre de Napoléon à Eugène de Beauharnais, 9 mars 1813, n° 19 688. L'empereur envisage un camp fortifié de quelques redoutes, sans évoquer le cas où il pourrait être tourné, comme lui-même l'avait fait à Drissa en 1812. Peut-être la relative parité des effectifs, la présence de places fortifiées et, plus à l'ouest, d'unités en formation constituent-elles un obstacle suffisant, à son avis, pour entraîner l'échec d'une tentative de débordement ?

63 Lettres de Napoléon du 6 mars 1813 à Lauriston (n° 19 672) et à Eugène de Beauharnais (n° 19 675).

64 Lettre de Napoléon à Ney, 13 mars 1813, n° 19 714.

65 Lettre de Napoléon à Eugène de Beauharnais, 7 mars 1813, n° 19 687.

66 Napoléon, par exemple, apprend le 23 mars seulement que le groupement Reynier n'excède pas 2 000 hommes (il lui en croyait jusqu'alors 12 000) et que le corps Dombrowski en a 300 et non 3 000 (lettre de Napoléon à Eugène de Beauharnais, 23 mars 1813, n° 19 753).

67 Lettre de Napoléon à Eugène de Beauharnais, 5 mars 1813, n° 19 664.

68 Lettre de Napoléon au roi de Saxe, 2 mars 1813, n° 19 649.

69 Lettre de Napoléon au roi de Bavière, 2 mars 1813, n° 19 651.

70 AN, AF IV 1651-B.

71 AN, AF IV 1651-B ; SHD/GR, C² 705 et C¹¹ 132.

72 Lettre d'Eugène de Beauharnais à Napoléon, 10 mars 1813 (AN, AF IV 1651-B).

73 Lettre d'Eugène de Beauharnais à Napoléon, 12 mars 1813 (AN, AF IV 1651-B).

74 LARREY, *Mémoires*, t. IV, p. 149.

75 Bulletin de police de Hambourg du 13 mars ; bulletin particulier de renseignement ; rapport anonyme du 29 mars 1813 (AN, AF IV 1651-B).

76 Lettre de Napoléon à Eugène de Beauharnais, 11 mars 1813, n° 19 696.

77 Lettre de Napoléon à Eugène de Beauharnais, Trianon, 15 mars 1813, n° 19 721.

78 Lettres d'Eugène de Beauharnais, 16 et 17 mars 1813 (AN, AF IV 1651-B).

79 AN, AF IV 1651-B.

80 Rapport du 16 mars 1813 (AN, AF IV 1651-B).

81 Jérôme de Westphalie, toujours impécunieux, a averti Beauharnais, vers le 12 mars, qu'à la fin d'avril il se verrait peut-être dans l'impossibilité de solder son armée. Or les Westphaliens ne feront preuve de bonne volonté qu'à condition d'être payés. D'où l'attitude de Lauriston, confirmée par sa lettre du 13 mars au vice-roi (AN, AF IV 1651-B).

82 Lettre d'Eugène de Beauharnais, Leipzig, 16 mars 1813 (AN, AF IV 1651-B).

83 Lettre d'Eugène de Beauharnais à Napoléon, Magdebourg, 22 mars 1813 (AN, AF IV 1651-B).

84 La 32^e division militaire (chef-lieu Hambourg) est composée des départements des Bouches-de-l'Elbe, Bouches-du-Weser et Ems-Supérieur, c'est-à-dire de territoires annexés en 1810 à l'Empire.

85 Lettre d'Eugène de Beauharnais à Napoléon, Magdebourg, 22 mars (1813) (AN, AF IV 1651-B).

86 Lettre d'Eugène de Beauharnais à Napoléon, Magdebourg, 21 mars 1813 (AN, AF IV 1651-B).

87 CLAUSEWITZ, *La campagne de 1813*, p.17 à20.

88 CLAUSEWITZ, *La campagne de 1813*, p.21.

89 TOURNES, *Lützen*, p.394 à397.

90 Lettre d'Eugène de Beauharnais à Napoléon, Magdebourg, 1^{er} avril 1813 (AN, AF IV 1651-B).

91 AN, AF IV 1652.

92 SHD/GR, C² 706 et J.-F. Brun, *L'économie militaire impériale...*, *op.cit.*, p. 782, 784, 788, 789, 790. L'armée de l'Elbe compte très exactement 58 677 hommes et 8 448 chevaux, l'armée du Main 111 656 hommes et 10 286 chevaux, Davout sur le bas Elbe dispose de 30 027 soldats et 3 731 chevaux. Il convient d'ajouter à ces effectifs 33 278 hommes et 5 377 chevaux, alors en transit entre le Rhin et la zone de concentration et n'ayant pas encore rejoint l'armée de l'Elbe. Enfin, 33 346 militaires et 8 451 chevaux s'organisent à l'est du Rhin, sans toutefois être dès ce moment aptes à combattre.

93 Analyse du 11 avril 1813 (AN, AF IV 1652).

94 AN, AF IV 1652.

95 AN, AF IV 1651-B.

96 BRUN (J.-F.), *L'économie militaire impériale...*, *op.cit.*, p. 1341 à 1344.

97 AN, AF IV 1179.

98 AN, AF IV 1182, liste au 28 janvier 1813.

99 SHD/GR, C² 710.

100 SHD/GR, C² 710.

101 SHD/GR, C² 704, pour Dantzig et Modlin, SHD/GR, C² 705, pour les autres forteresses.

Pour citer cet article

Référence électronique

Jean-François Brun , « Du Niémen à l'Elbe : la manœuvre retardatrice de la Grande Armée », *Revue historique des armées*, 267 | 2012, [En ligne], mis en ligne le 21 mai 2012.
URL : <http://rha.revues.org/index7447.html>. Consulté le 01 juillet 2012.

Auteur

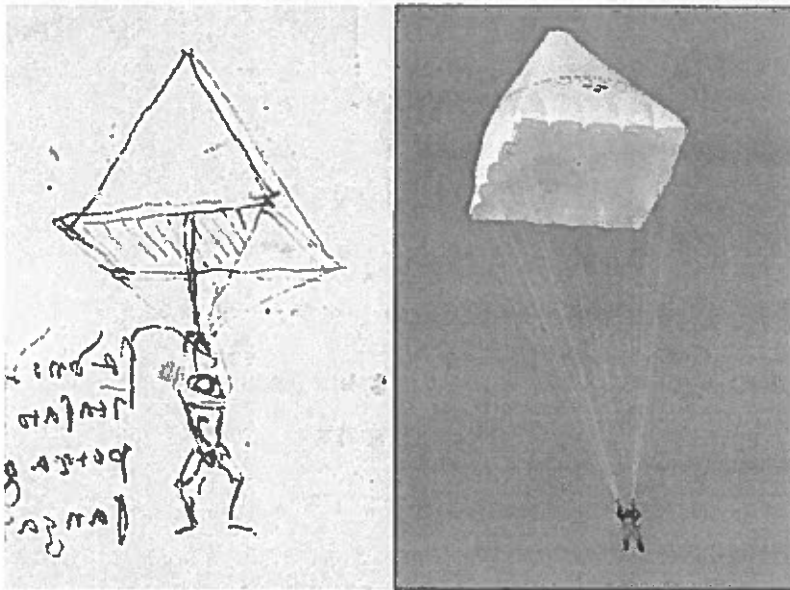
Jean-François Brun

Enseignant-chercheur et colonel de réserve, il est également directeur de la Faculté de sciences humaines et sociales de l'université de Saint-Étienne. Il est spécialisé dans l'étude de l'histoire militaire et des économies de guerre.

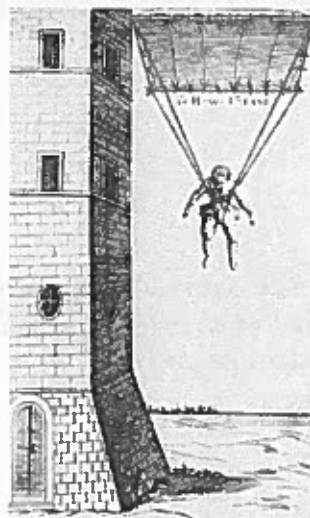
L'évolution du parachute au cours du temps

La création du parachute

Les premiers sauts furent effectués durant l'Antiquité. En effet, la culture chinoise en mentionne à partir d'une tour, freiné à l'aide de dispositifs ressemblants au parachute (cerf-volant, toile soutenue par des armatures, etc...). Mais la première ébauche de parachute fut dessinée par Léonard de Vinci (1452-1519) vers 1500. Elle fut testée après quelques modifications le 26 avril 2008. Ce parachute était fait d'une toile pyramidale et mesurait environ sept mètres de haut sur sept mètres de large. Il n'y avait pas encore de harnais (qui fut rajouté dans le parachute testé récemment).

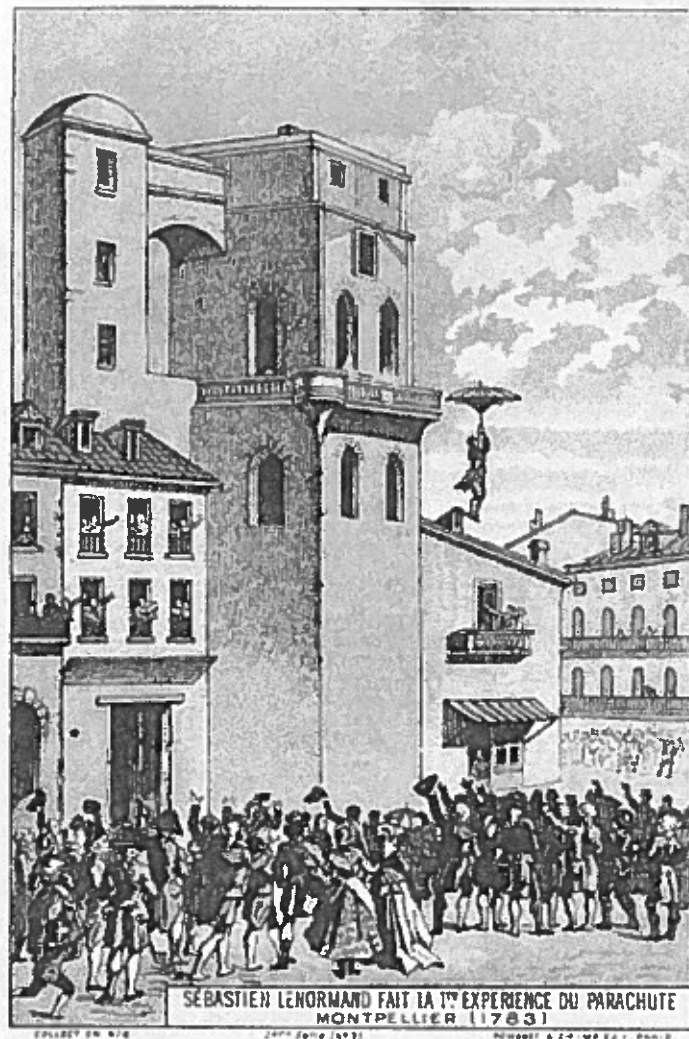


En 1595, Faust Vrančić, un croate publia un livre *machinae Novae* avec une quarantaine d'images représentant des machines futuristes. Parmi ces plans, il en dessina un nommé *Homo Volans* qui illustre un homme sautant d'une tour avec un appareil ressemblant au parachute.

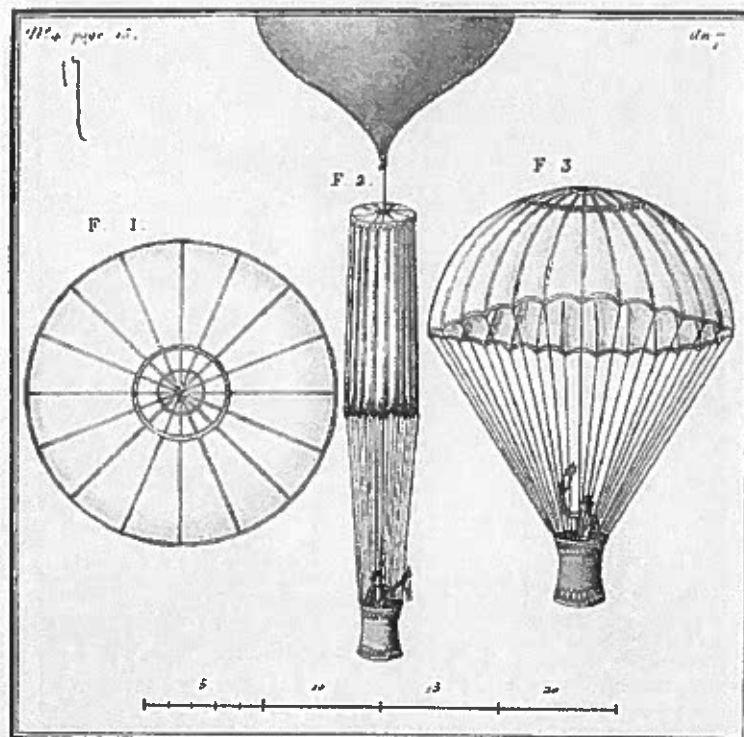


Mais l'histoire du parachute n'a pu véritablement commencer qu'à partir du développement d'aéronefs fonctionnels : la montgolfière tout d'abord (inventée par les frères Montgolfier en 1782), puis les avions beaucoup plus tard ; cela permettant de sauter depuis ces derniers.

Ainsi, Louis-Sébastien Lenormand inventa le terme "parachute", à partir du mot "parasol" pour désigner l'engin (muni de fortes armatures en bois), qu'il utilisa pour sauter de l'observatoire de Montpellier le 26 décembre 1783 après l'avoir testé sur des animaux. La fonction initiale de son invention était de sauver les gens lors des incendies d'immeubles.



Puis, Jean Pierre Blanchard et André Jacques Garnerin, innovèrent en présentant simultanément et séparément un parachute composé seulement de toile.



F 1 Coque du Parachute — F 2 Parachute plié à l'instant du départ. — F 3 Parachute déployé à l'instant de la séparation d'avec le ballon

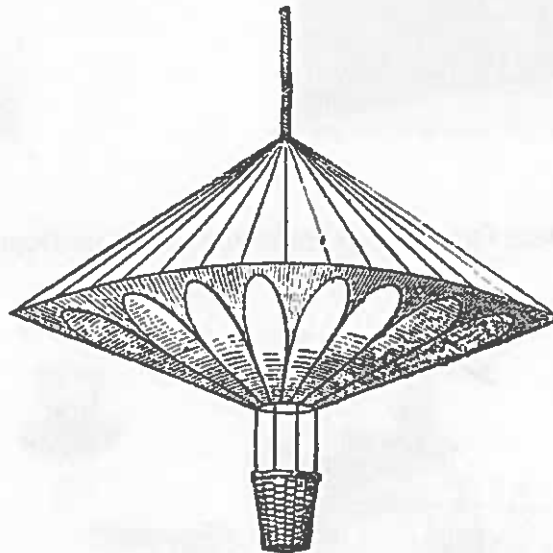
André Jacques Garnerin effectuera alors le premier véritable saut de l'histoire du parachute s'élançant avec succès le 22 octobre 1797 depuis un ballon à 680 mètres au-dessus du parc Monceau à Paris. Son parachute initial, comme l'engin de Lenormand, oscillait dangereusement. Il résolu alors partiellement ce problème grâce à l'invention de la tuyère centrale.

Puis son élève et sa future épouse Jeanne Geneviève Labrosse (1775-1847) sera la première femme parachutiste sautant le 12 octobre 1799.



En 1808, Judaki Kuparento, un polonais, effectua le premier saut en parachute comme moyen de survie depuis son ballon en feu au dessus de Warsaw.

En 1837, survient le premier accident de parachute où Roberto Cocking, sautant de 1500 mètres avec un parachute de son invention décède. Le parachute était en forme de cône inversé, muni d'une armature en bois intérieure, destiné à stopper toutes les oscillations mais celui-ci, trop petit tomba trop vite et Cocking mourut.



En 1885, Thomas Scott Balwing inventa le harnais. Le parachute est désormais quasiment achevé. En effet, les modifications qui suivront au cours du temps ne modifieront pas son concept général.

Le parachutisme au début du XX^{ème} siècle

Au début du XX^{ème} siècle, le parachute sera surtout utilisé comme dispositif de sécurité pour évacuer en vol un aéronef en perdition.

Ainsi, le 1^{er} mars 1912 a lieu le premier saut en parachute depuis un avion, effectué par un américain, Albert Berry au-dessus de Saint-Louis dans le Missouri. Son parachute, lourd et encombrant s'accrocha au train d'atterrissage de son avion mais par chance, il atterrit vivant.

Le 19 août 1913, ce fut le Français Adolphe Pégoud qui sauta à 200 mètres du sol de son avion Blériot sacrifié pour l'occasion au-dessus de l'aérodrome de Châteaufort dans les Yvelines. Heurtant l'empennage de son avion, il se fractura l'épaule et termina sa chute dans un arbre.

Châteaufort dans les Yvelines. Heurtant l'empennage de son avion, il se fractura l'épaule et termina sa chute dans un arbre.



En février 1914, à Juvisy, Jean Ors sauta en parachute depuis un Deperdussin et atterrit sain et sauf.



Le parachutisme durant la Première Guerre Mondiale

Au début de la Première Guerre mondiale, l'aérostation française est très limitée. Les ballons sphériques sont peu performants et les treuils à vapeur lents et poussifs. En quelques mois le retard est rattrapé au cours de l'année 1915. De nouveaux matériaux sont mis au point et on commence à songer à l'utilisation du parachute.

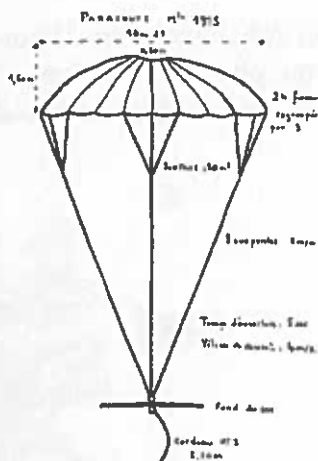
En effet, lors de l'offensive d'automne en Champagne du général Joffre, l'aérostation perd plusieurs ballons. Le commandement demande alors au centre de Chalais-Meudon de trouver une parade. On pense tout de suite à armer la nacelle mais deux officiers de l'aérostation, le lieutenant Jumesch, et le capitaine Letourneur, proposent d'utiliser le parachute.



Jumesch, ancien pilote de dirigeable confectionne alors rapidement un parachute qu'il teste à l'aide de charges de 80 kg.

Puis son prototype est essayé par Constant Duclos, un fusilier marin qui effectue le 17 novembre 1915 le premier saut en parachute de l'histoire militaire française.

En décembre 1915, le parachute est homologué ; la construction en série est alors entamée. Duclos est ensuite envoyé en zone armée afin de convaincre les aéroscieurs d'utiliser ce nouvel outil. Il effectuera alors vingt-trois descentes en parachute, établissant ainsi le record du plus grand nombre de sauts de la Première Guerre mondiale.



Les premiers parachutes équipent les compagnies d'aérostiers au début de la bataille de Verdun, en février 1916.

Le 16 mars, le lieutenant Levasseur d'Hierville, observateur à la 68^{ème} compagnie, ascensionne en ballon d'observation.

Ce dernier se trouve à 1 100 mètres, lorsqu'un avion français, volant à basse altitude, heurte le câble qui se rompt.

Levasseur décide de sauter, récupérant le matériel confidentiel, carte, croquis, consignes. Sa descente dure alors quinze minutes et il se pose à 400 mètres des lignes allemandes se réfugiant ensuite dans la maison du garde barrière pour échapper aux tirs ennemis. Il devient ainsi le premier parachutiste français à avoir effectué un saut devant l'ennemi.

D'autres pays tel que l'Allemagne équiperont peu à peu leurs ballons d'observation de parachute afin de prévenir les accidents



En 1917, un mécanicien Allemand, Otto Heinicke, met au point un parachute porté dans un coussin sous le siège du pilote de l'avion. Ce système connu alors un grand succès, et beaucoup de pilotes de la Seconde Guerre Mondiale l'utilisèrent par la suite.



Au cours des batailles de Verdun et de la Somme, un certain nombre d'avions ravitaillent les Poilus par parachute en vivres, tabac et journaux.

En 1918, le ravitaillement par air en vivres, armes et munitions est officiellement décidé.

Ainsi certains bataillons, encerclés par les Allemands parviennent à briser leur isolement. D'autres opérations de largage de vivres et de munitions avec parachutes se sont déroulées en Flandre à la fin de l'année 1918.

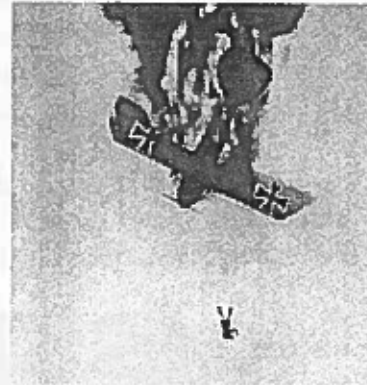
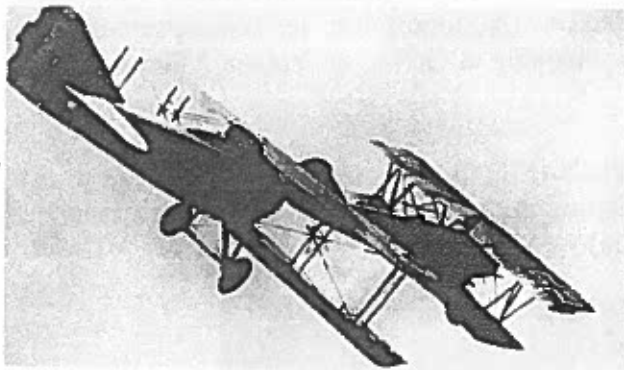
Le parachute commence ensuite à être utilisé par les services de renseignement afin d'introduire des agents dans les lignes ennemies, évitant aux pilotes de périlleux atterrissages nocturnes. Les premiers agents largués en parachute sont trois lieutenants italiens, fin 1918, sautant sur la Vénétie afin d'en préparer l'offensive. Ils rapporteront les renseignements par pigeons voyageurs et recevront tous trois la médaille d'Or de la Valeur Militaire ayant contribué à la victoire de Vittorio Veneto.

Les aéroliers allemands utilisèrent aussi le parachute durant la fin de la guerre, ce qui sauva la vie à de nombreux pilotes dont Hermann Göring (aviateur durant la guerre qui deviendra plus tard un homme politique nazi très important).



Globalement, le parachute ne fut quasiment pas utilisé jusqu'en 1918 par les aéroliers sauf à Verdun, en février 1916, par quelques divisions françaises. Bien qu'assez sûr et performant pour être intégré au matériel de l'aérolier, il était, d'un poids considérable pour certains appareils de l'époque, légers et de faible puissance. De plus certains États Major avaient peur que les aéroliers n'abandonnent un peu trop vite leurs avions en cas de problèmes ou sautent en parachute au lieu de se battre durant les missions périlleuses.

problèmes ou sautent en parachute au lieu de se battre durant les missions périlleuses.



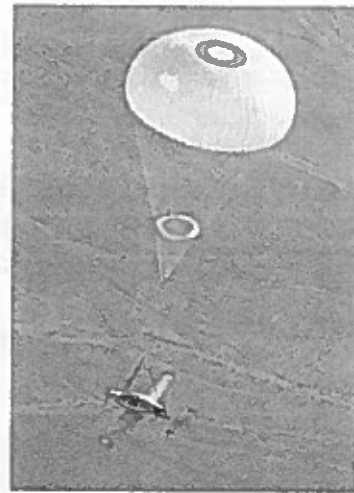
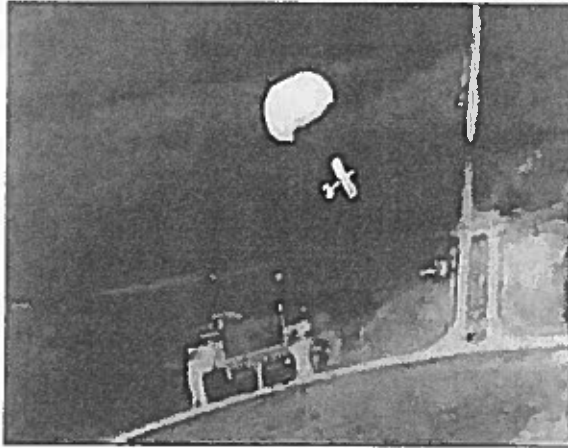
Le parachute équipa tout de même un grand nombre de ballons d'observation et on dénombre de 1916 à 1918, 157 descentes effectuées par des aéroliers et observateurs français. Mais ceci n'est rien sur les 200 000 pilotes Français, Italiens, Anglais, Américains, Allemands et Russes morts durant cette guerre dont 25 % auraient pu être probablement sauvés s'ils avaient été munis d'un parachute.

Le parachutisme durant l'entre-deux-guerres

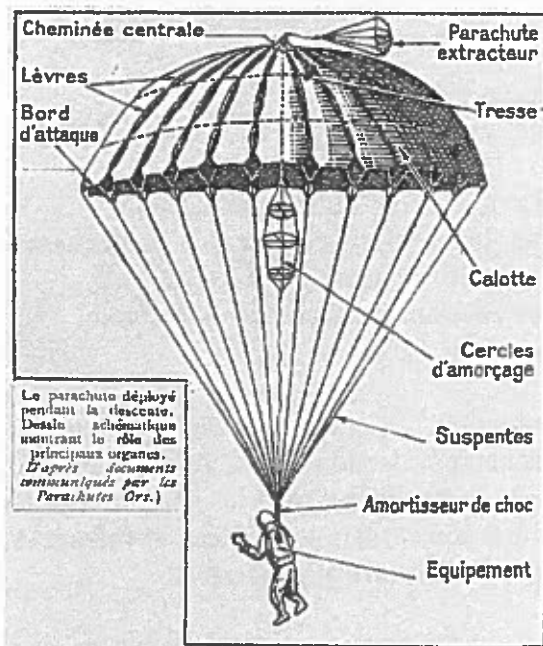
Vers 1920, le parachute s'améliora offrant une plus grande maîtrise du vol.

Vers 1930, on pensa à équiper les avions de parachutes eux aussi. Cela fonctionna mais les appareils, prenant du poids, ce système ne fut pas appliqué dans l'armée de l'Air mais simplement à titre expérimental.

En France, l'Armée de l'Air commença réellement à donner une place importante au parachutisme à partir de 1937.



Les différents organes du parachute



La **calotte** est la toile de soie du parachute, formée de douze **panneaux** fixés entre eux par quatre **tresses** de soie parallèles au **bord d'attaque** du parachute.

Les bords de chaque panneau, renforcés par des lisières (similaire à des ourlets), forment des **lèvres**. Elles laissent donc passer un peu d'air à travers la **calotte** (par les ouvertures entre les panneaux) ce qui supprime la rotation du parachute durant la descente et diminue le choc qui se produisait à l'ouverture lorsque la **calotte** était entièrement cousue.

Les **lisières** prolongées de quarante centimètres au delà de la **cheminée centrale** de la **calotte** sont cousues ensemble.

A cette extrémité sont ménagées deux boucles.

A une de ces boucles est fixé un petit parachute (70 cm de diamètre) appelé **parachute extracteur** commandé par un puissant ressort lui permettant de sortir par ouverture commandée.

A l'autre boucle est suspendu un câble fixé par ailleurs au bas des **suspentes**. Il supporte un ou plusieurs **cercles d'amorçage** permettant l'extraction du parachute principal en bouchant lors de l'ouverture de la **calotte la cheminée centrale**.

Douze **suspentes** sont fixées au **bord d'attaque** (bord inférieur) de la calotte. Elles sont réunies en boucle pour l'attache à l'amortisseur de choc.

Ce dernier est composé de sangles disposées pour se déchirer en leur milieu. L'extrémité de chacune d'elle est attachée aux **suspentes**, l'autre à la ceinture du parachutiste. Il est destiné à amortir le choc lors de l'ouverture du parachute. Il est bien entendu qu'une autre sangle relie l'extrémité des **suspentes** au parachutiste.

Le tout est plié dans un sac de toile fermés par deux rabats reliés par une ficelle. Ce sac est fixé au dos de l'homme par des bretelles et une ceinture.

La descente

Dès l'altitude de 250 mètres, l'homme peut sauter en toute sécurité hors de l'avion. Le parachute est alors déclenché soit automatiquement, soit manuellement.

En ouverture automatique, un câble fixé d'une part à l'avion, et de l'autre au parachute extracteur, libère celui-ci. L'air, dirigé sous la calotte par les cercles d'amorçage, l'empêchant de sortir par la cheminée centrale la déploie à son tour. Les suspentes se raidissent. A ce moment, les sangles de l'amortisseur de choc cèdent les unes après les autres, amortissant ainsi le choc de l'ouverture du parachute. La descente commence alors.

En ouverture commandée, il n'y a pas de câble d'extraction. Lorsqu'il le souhaite durant sa chute, le parachutiste actionne une poignée de déclenchement. Cette manœuvre tire un câble qui, par l'intermédiaire d'un couteau à guillotine, tranche la ficelle qui relie les deux rabats de toiles du sac. Aussitôt, le parachute extracteur projeté par son ressort se déploie, entraînant la calotte, et la descente se poursuit comme dans le cas d'une ouverture automatique.

Juste avant d'atterrir, le parachutiste lève les bras, empoigne les suspentes et opère une traction qui lui permet d'amortir quelque peu le choc avec le sol.

Le parachutisme durant la Seconde Guerre Mondiale

En France, l'infanterie de l'Air fut créée en 1937, cependant la stratégie défensive choisie en 1940 ne permit pas leur utilisation durant la guerre, et les deux groupes d'infanterie de l'Air furent rapidement dissouts.

Au contraire, l'Allemagne saisit l'opportunité des progrès du parachutisme et employa ces troupes de chocs avant la France.

Pour sa part, l'Armée rouge fut la première à créer de grandes unités aéroportées dès les années 1930 et les utilisa massivement notamment pendant la contre-offensive d'hiver 1941 -

1942. Cependant, les parachutistes soviétiques, mal entraînés, se montrèrent relativement peu efficaces et les unités furent reconverties en infanterie par la suite.

La première grande opération aéroportée fut organisée en mai 1941 par les allemands qui s'emparèrent ainsi de la Crète. Cette opération mal préparée, causa de lourdes pertes allemandes qui modérèrent alors l'utilisation de ces troupes.



La Résistance ainsi que certaines divisions employèrent également le parachutage d'armes, de vivres, de munitions et de petits véhicules par containers par se faire ravitailler.



**LES PARACHUTES A MATERIELS
- COULEURS D'IDENTIFICATION -**

REF: Supply By Air - H.Q Air Troops/8043/OS
Appendix G



**RED
ROUGE**

Ammunitions/Ordnance
Munitions, Armement, Artillerie



**YELLOW
JAUNE**

Medical Supplies
Matériel médical et de soins



**LIGHT BLUE
BLEU CLAIR**

Foods etc...
Vivres etc...



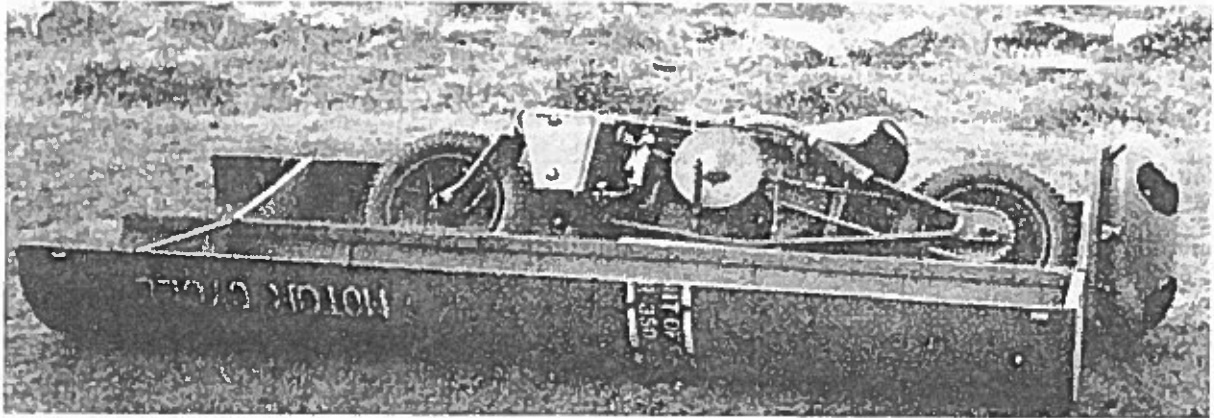
**WHITE
BLANC**

General Supplies
Equipements, Matériel général

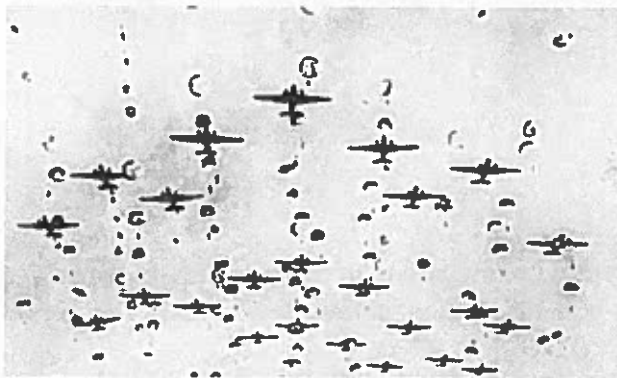


**GREEN
VERT**

Signals
Transmissions



A la fin de la guerre, les troupes parachutistes furent employées par les Alliés en Normandie et en Provence lors des débarquements et pour l'opération Market Garden. En tant que troupes légères, elles eurent pour objectif la prise de points stratégiques (ponts, nœuds routiers,...) et dans le cas des débarquements, elles eurent pour but de ralentir l'avance des renforts allemands.

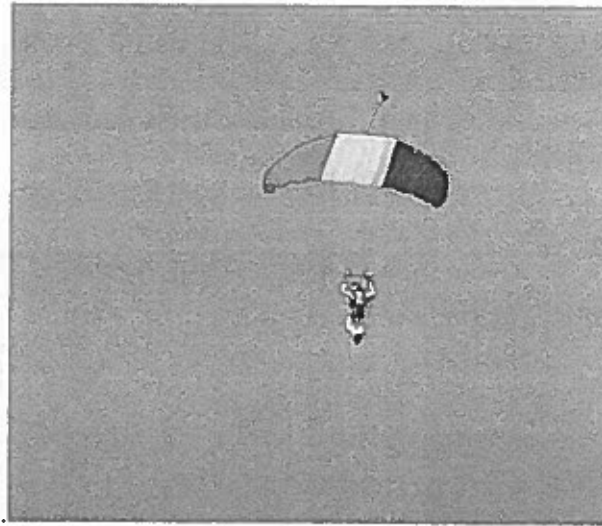


Le parachutisme de l'après-guerre à nos jours

Après la Seconde Guerre mondiale le parachutisme sportif commença à se développer. Utilisant au début les mêmes parachutes que l'armée, ceux-ci changèrent rapidement pour s'adapter à des pratiques et à un usage légèrement différent.

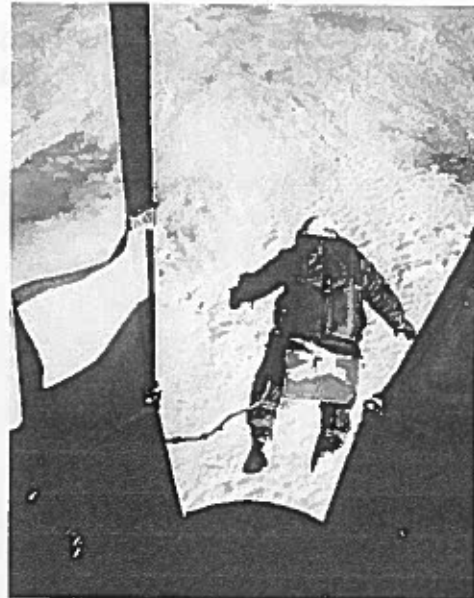
En effet, les parachutistes militaires sont largués à faible altitude, avec un grand poids en matériel, et avec un dispositif d'ouverture automatique (sauf pour certains commandos) tandis que les sportifs se lancent à plus haute altitude, font des figures à plusieurs, commandent eux-mêmes l'ouverture du parachute, visent un point très précis etc... Celui-ci devint alors une discipline à part entière.

Dans les années 1980, pour une meilleure pratique du parachutisme sportif, le parachute classique commence à laisser la place à un parachute à voile rectangulaire.



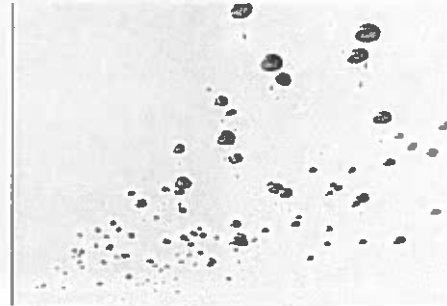
En 1959 et 1960, Joseph Kittinger effectua une série de quatre sauts. Le dernier saut, effectué le 16 août 1960, enregistra quatre records :

- le saut en parachute le plus haut (d'une altitude de 31 300 mètres)
- la plus haute ascension en ballon
- la plus longue chute libre (ayant durée quatre minutes et demie)
- la plus grande vitesse atteinte par un être humain dans l'atmosphère (avec une pointe de vitesse de 988 km/h).



Depuis 1945, très peu de grandes opérations aéroportées eurent lieu du fait de la défense antiaérienne et du développement de la cavalerie en Europe qui réduisirent l'intérêt de grandes unités parachutistes sur ce continent.

Elles furent, surtout utilisées dans l'armée française de façon intensive durant les guerres de décolonisation (guerre d'Indochine, guerre d'Algérie, campagne de Suez) mais ces opérations n'avaient pas l'envergure de celles de la Seconde Guerre Mondiale ; en effet, elles furent principalement employées comme infanterie de choc.



À partir des années 1960, les troupes aéroportées furent de plus en plus utilisées comme infanterie hélicoptérée, tout d'abord dans l'armée française puis dans l'US Army durant la guerre du Vietnam



En 1978, le sauvetage de Kolwezi fut le dernier grand assaut parachuté effectué par les forces françaises.

En 2003, durant l'Opération libération de l'Irak, l'US Army effectua le plus grand parachutage d'assaut depuis la guerre d'Indochine avec la 173rd Airborne Brigade mais cette opération fut surtout une manœuvre de diversion



En novembre 2004, le 8^{ème} régiment parachutiste d'infanterie de marine fut envoyé au Kosovo en prévision des élections dans une optique de dissuasion.



Aujourd'hui, tous les militaires ont des parachutes à forme circulaire, mis à part pour les commandos chargés de missions particulières (infiltration, observation,...) qui préfèrent le parachute en forme d'aile. Les parachutistes civils utilisent également ce dernier pour sa maniabilité, sa possibilité de mieux piloter l'engin, de contrôler sa vitesse horizontale ou verticale (on peut tomber comme une pierre puis se poser à vitesse quasiment nulle), ou de faire des figures (tonneaux et loopings).

Le principe de base du parachute est donc toujours resté le même mais les améliorations se sont portées au cours du temps sur les voilures, le système d'ouverture de ces dernières ainsi que sur l'équipement du parachutiste s'adaptant aux nouvelles technologies. En effet, les parachutes étaient en soie ou coton pour les premiers et sont aujourd'hui en matériaux synthétiques, et les systèmes d'ouvertures et de rangements sont plus fiables et pratiques. De plus, le parachute de secours, inventé depuis peu, prévient désormais des accidents et on dispose d'appareils précis pour contrôler les conditions du saut.

1941 : La Crète : Dernier saut des paras du Reich

Introduction



L'Allemagne nazie a été la première nation à utiliser la 3ème dimension comme arme offensive et ceci, de manière intensive au cours de la deuxième guerre mondiale.

Les opérations déterminantes de l'arme parachutiste nazi ont été, à chaque fois, une surprise pour les alliés. Les erreurs de stratégie d'emploi de cette nouvelle arme, lors de l'invasion de la Crète, entraîneront l'arrêt des opérations aéroportées.

Ces erreurs seront pourtant renouvelées par les alliés à diverses reprises et entraîneront les mêmes désastres. Il faudra la guerre d'Indochine, puis la guerre d'Algérie pour appréhender correctement l'emploi de cette formidable arme qui peut faire tomber du ciel, la foudre.

Au travers de cet article, nous allons voir le fondement des unités parachutistes allemandes et la doctrine d'emploi. Puis dans un deuxième temps, nous développerons les raisons qui amènent à l'opération MERKUR (Invasion de la Crète) uniquement par le biais d'une opération aéroportée et les raisons de l'abandon de telles opérations par la suite.

1.1 La création des parachutistes allemands



Göring est le patron, en 1935, de la Luftwaffe, l'armée de l'air allemande. A ce titre il va participer à une démonstration de l'armée soviétique, en 1935 et 1936 au cours de laquelle 1000 parachutistes vont être largués puis, 2500 dans une deuxième vague. Le matériel lourd au sol est récupéré par les paras soviétique et suit une démonstration d'assaut qui stupéfie Göring.

L'idée de créer une force similaire germe dans son esprit et il y voit surtout la possibilité de corroborer la doctrine de guerre éclair d'Hitler et d'apparaître comme un maître de guerre.

Depuis 1933, l'unité de police z.b.V Wecke est chargé de la protection des responsables du parti nazi. Les membres de cette unités sont des dur à cuire. Göring va les récupérer et transformer cette unité en Landespolizeigruppe Général Göring. Puis, très rapidement, il transforme cette unité en force parachutiste.

Le 1er octobre 1935, la formation débute à Altengrabow. L'unité s'appelle désormais Régiment Général Göring.

Göring comprend qu'il faut étoffer cette unité afin qu'elle devienne un fer de lance de la future armée allemande. Il fait appel à des volontaires. Ceux-ci vont former le noyau du Fallschirmschützen bataillon (bataillon de soldats parachutistes).

En janvier 1936, 600 hommes et officiers forment le 1er bataillon commandé par Bruno Bräeur.

La création des troupes aéroportées est officielle le 29 janvier 1936. L'école de saut est instituée à Stendal et passera pour l'école parachutiste la plus dur au monde.

Le brevet est institué le 5 novembre 1936.

1.2 La doctrine d'emploi



General der Fallschirmtruppe
Kurt Student

Assez rapidement, le père des paras allemands, le général Student, développe l'arme parachutiste autour d'un concept très simple. Les unités paras doivent être employées pour des missions bien spécifiques avec des objectifs courts, bien délimités.

Le but étant de faire "sauter" un verrou qui pourrait être préjudiciable à l'avance des troupes venant ensuite, prendre un objectif stratégique militairement ou psychologiquement.

Durant la deuxième guerre mondiale, l'Allemagne va utiliser ses paras sur plusieurs opérations avec un succès saisissant. A chaque fois, l'opération est simple, les objectifs sont claires, peu nombreux, l'effet stratégique est sans appel.

Parmi les opérations aéroportées menées de main de maître on peut citer en 1940 la prise des aérodromes Aalborg au Danemark et Sola en Norvège permettant ensuite le débarquement de troupes de montagne et la main mise sur ces pays, la prise du fort d'Eben Emael en Hollande pendant la campagne de France en 1940, le saut sur l'isthme de Corinthe coupant en deux l'armée yougoslave en 1941, l'opération Léopard en novembre 1943 permettant la prise de l'île de Léro ou la libération de Mussolini le 11 septembre 1943 au Gran Sasso.

On le voit, cette arme parachutiste a vraiment fait les beaux jours de l'armée allemande et a construit son mythe autour d'opérations simples, rapides donc efficaces.

Les allemands avaient donc compris que les parachutistes doivent jouer sur la surprise car, au sol, ils manquent de force de frappe. En effet, aucune arme lourde,

aucun appui digne de ce nom ne peut être mis en place. Les paras allemands sont donc dotés d'un équipement léger.

Alors pourquoi l'opération de la Crète ? Pourquoi avoir employé l'arme parachutiste pour envahir une île aussi grande. L'objectif dans ce cas est bien plus compliqué. La multitude d'objectifs, le manque de renseignements fiables, une absence de soutien fait reposer l'entière responsabilité de ce type d'attaque sur des troupes légères.

De plus, contrairement aux autres opérations, les troupes lourdes (chars, aviations, troupes d'assaut...) qui suivaient avec un voir deux jours maximum de décalage, ne seront pas au rendez-vous comme nous allons le voir.

2.1 L'opération MERKUR

a) Stratégiquement, l'Allemagne devait-elle attaquer la Crète ?

Au printemps 1941, au moment où l'armée allemande atteint son apogée et se masse pour l'invasion de la Russie, Hitler devait compter avec une nouvelle menace sur le front Sud. Il devenait de plus en plus probable que la Yougoslavie se joindraient aux alliées contre l'Allemagne. Hitler décida d'anéantir ce pays afin de garantir son front Sud.

L'Italie, engagée contre l'armée albanaise et grecque, semblait corps et bien laissant les britanniques soutenir l'effort grecque avec un corps expéditionnaire.



Aussi, dès que l'affaire yougoslave est terminée, Hitler se porte en Grèce.

A la fin du mois d'avril, la Grèce capitule. Le corps expéditionnaire britannique et l'armée grecque se replient par mer, vers la Crète.

Cette île devient d'un point de vue stratégique, incontournable pour Hitler. Elle offre les seuls terrains d'atterrissage disponibles pour les britanniques dans l'est méditerranéen. A partir de la Crète, les anglais peuvent monter des opérations de bombardement sur les champs pétrolifères roumains, vitaux pour l'effort de guerre allemand.

La Crète doit être prise, il y va de la survie de l'Allemagne.

b) L'idée de manoeuvre générale

L'attaque aéroportée sera menée par le XIème corps aérien et se compose de la 7ème division aérienne avec trois régiment d'assaut parachutiste à trois bataillon chacun, du régiment d'assaut parachutiste à quatre bataillon et la 5ème division de montagne du général de brigade Ringel. Les unités paras sont commandées par des officiers expérimentés tels que Koch, Meindl, Bräuer et Schulz, qui ont déjà combattu en Hollande et en Belgique en mai 1940.

Les 14000 hommes de la division de montagne ne peuvent être débarqués qu'après la prise des aérodrome. cette force représente les deux tiers de la force allemande. l'assaut initial sera porté par 8100 parachutistes.

Du fait qu'il n'y a pas assez d'avion pour transporter tous les paras, deux vagues d'assaut sont mise en place. La première vague a comme objectif l'aérodrome de Malémé et constitue le groupe Ouest. le groupe centre doit prendre le terrain autour de La Canée et de la baie de la Soude.



La deuxième vague constituée des restes du groupe Centre et de deux bataillons du 2ème régiment parachutiste devront atterrir à Rétimo. Le groupe Est composé du 1er régiment parachutiste augmenté d'un bataillon doit prendre le terrain d'aviation de Héraklion afin de permettre à la 5ème division de montagne d'atterrir.

Une force amphibie est prévue pour renforcer les parachutistes, 48 heures après la prise des objectifs. Malheureusement, une partie de cette force sera interceptée, l'autre sera annulée et jamais les paras ne recevront le renfort prévu. Par contre la Luftwaffe va écraser de sa supériorité, le ciel méditerranéen. Cet appui va être déterminant.

Les renseignements allemands font état d'environ 5000 Britanniques et grecs occupés à défendre les aérodromes de Malémé, Rétimo et Héraklion.

Le 20 mai 1941 à 07H15, la première vague atterrit près de La Canée et Malémé et subit de lourdes pertes. L'aérodrome reste aux mains des alliés. La nuit suivante, la cote 107 qui surplombe l'aérodrome est prise par les paras allemands. Le 21 mai, l'aérodrome de Malémé est pris.

Le 27 mai, les défenseurs sont repoussés vers La Soude.

Le 20 mai dans l'après midi, les éléments du 1er régiment parachutiste sautent à l'est de Rétimo et tombe sur une forte résistance face à des australiens et des grecs. Le 21 mai, les forces allemandes à Rétimo et plus à l'est de l'aérodrome sont encerclées après avoir échoué à s'emparer de leurs objectifs.

Le 28 et 29 mai, les paras arrivant de La Soude parviennent à Rétimo et dégagent leurs camarades. La garnison se rend.

Le 20 mai dans l'après-midi, le gros du 1er régiment saute près de Héraklion. Là, c'est un massacre. Les défenseurs tirent sur les avions de transport Ju 52. Les alliés gardent le contrôle de l'aérodrome. Le 25 et 26 mai les allemands regroupés se préparent à un nouvel assaut. Ils sont repoussés.

Enfin le 30 mai les allemands bousculent les défenses et commencent à recevoir l'appui de leurs camarades venant de La Canée et de Rétimo.

La 5ème division de montagne devait atterrir à Héraklion. Or, nous avons vu que l'opération est un échec. Student va de ce fait, réarticulé son dispositif et faire atterrir les 14000 hommes de Ringel à Malémé.

Les unités alliées manquent de liaisons entre elles et sont peu reliés au commandement en chef Freyberg. De ce fait, toute initiative repose sur les commandements locaux. C'est pour cette raison que les parachutistes allemands vont pouvoir faire plier les troupes alliées.

On peut dire que le 27 mai la décision est prise par Freyberg, d'évacuer l'île malgré les durs combats qu'il fait mener à ses unités et qui ralentissent considérablement les paras de Student et les montagnards de Ringel. La Luftwaffe sera pendant toute la bataille, d'une supériorité écrasante. Sans cette supériorité, l'opération aurait été un fiasco.

c) Les erreurs et les échecs



- **L'équipement**

Le parachutiste en Crète est, paradoxalement, très mal équipé. C'est un comble pour une organisation allemande connue pour son pragmatisme.

Son treillis est constitué d'une tenue de drap de coton chaud avec une surcombinaison de saut. (Climat méditerranéen fin mai !)

Son armement est léger. En 1941, le parachutiste allemand est équipé du mauser 98K et du pistolet mitrailleur MP40. L'armement lourd est constitué de mitrailleuses MG42. Mais ce matériel arrive au sol dans des containers. Le parachutiste saute uniquement avec un poignard spécial dont la lame sort par gravité, et un pistolet automatique.

Le gros défaut du parachutiste allemand vient principalement de son parachute. Il est de RZ avec un harnais type "Irwing". Le parachute est relié au parachutiste par le biais d'une sangle qui s'accroche dans le milieu du dos. De ce fait, le para n'a aucun contrôle lors de la descente. La vitesse peut être importante. L'arrivée se fait "mains et pieds" pour amortir la chute. C'est la raison pour laquelle le para allemand porte des genouillères.

C'est pour cela également qu'il ne peut se charger en matériel au risque de blessures graves à l'arrivée.

Le fallschirmjäger arrive de ce fait au sol, sans armement pour se défendre. Il doit récupérer les containers métalliques afin de s'équiper pour mener des opérations d'assaut. Là est le talon d'Achille du para allemand.

Deuxième problème, le Ju52, l'avion de transport. Cet engin ne peut transporter que 15 paras. Il est lent et donc vulnérable à la DCA. L'Allemagne n'a pas la capacité de mener une opération telle que la prise de la Crète avec une seule vague. De ce fait, lors de l'arrivée de la deuxième vague, les appareils sont attendus.

- **Le renseignement**

Avant tout, en 1941, la machine "Enigma" a été découverte et les messages allemands sont décodés. De ce fait, les alliées sont au courant de l'attaque aéroportée allemande. Les paras sont attendus.

Les services de renseignement, l'Abwehr, a sous estimé non seulement le nombre de force alliées mais leur valeur combative.

Aucune unité n'est prévue pour préparer les zones de saut (Pathfinders). A l'époque, ce type de donnée tactique n'a pas encore été inventé.

Les services météorologiques n'ont pas été mis à contribution afin de calculer les vents, leurs forces, leurs directions. Aussi, lors des largages, des unités complètes vont être poussées sur les lignes alliées, au milieu des défenseurs. Nous l'avons vu plus haut, le para allemand n'étant pas équipé pour combattre immédiatement, beaucoup sont abattus avant de toucher le sol ou dès l'arrivée.

- **Les objectifs sur l'ensemble de l'île**

Là nous abordons le domaine tactique. 8000 parachutistes répartis sur 5 objectifs principaux : Malémé, La Canée, La Soude, Rétimo et Héraklion, le tout dans un environnement montagneux.

Lorsque l'on sait que la prise de l'aérodrome de Héraklion était primordiale de par les infrastructures et pour récupérer les 14000 chasseurs de montagne de Ringel, on peut se poser la question suivante : Héraklion et Rétimo, ne devaient ils pas constituer l'axe de concentration des forces parachutistes.

De là, après avoir fait atterrir les junkers 52, Student aurait pu relancer une opération aéroportée sur La Soude, La Canée puis Malémé après avoir fait avancer ses troupes de montagne.

La dispersion des unités parachutistes ne leur a pas permis d'avoir une capacité de choc sur les points faibles du dispositif allié.



2.2 Le constat

a) Victoire amère

Le 30 mai 1941, la Crète est allemande. L'opération a finalement réussi, mais à quel prix !!!

L'offensive aura coûté 4000 hommes aux allemands et 2400 blessés. 170 Junkers 52 et 40 chasseurs auront été détruits. Pratiquement un tiers des troupes engagées sont hors de combat. La première vague a été décimée. Plusieurs officiers supérieurs ont été tués, blessés ou prisonniers. Pour les parachutistes allemands, la bataille de Crète est une affaire sérieuse et sanglante.

b) Les conséquences

Malgré la victoire, Hitler est troublé par les pertes importantes. Student l'avait persuadé que son arme parachutiste pouvait emporter la décision. Force est de constater que dans cette lutte d'influence que se joue dans les états-majors, Student a perdu une bataille. Hitler ne voudra plus utiliser les troupes aéroportées pour de grandes opérations. Désormais, le rôle des paras allemands sera celui d'une troupe d'élite terrestre.

Conclusion

Le concept de l'arme parachutiste a été mis en place et utilisé avec pas mal de succès par l'Allemagne nazie. Néanmoins, les officiers supérieurs, devant cette nouvelle dimension du combat, ont cru pouvoir assigné à ces unités, des objectifs importants en taille. Prendre une île comme la Crète, en si peu de temps, aurait dû mettre en oeuvre une force aéroportée couplée à une force amphibie. Les objectifs trop nombreux, ont divisé la force de frappe.

A chaque fois que l'arme parachutiste sera utilisée sur des objectifs simples et peu nombreux, le constat sera unanime : Cette conception de la 3ème dimension dans le combat emporte la décision.

A chaque fois que les d'objectifs assignés seront nombreux et compliqués à prendre, l'échec cuisant sera au rendez-vous.

Les alliées, malgré l'étude qu'ils feront de l'attaque de la Crète, qui permettra de mettre en place les opérations sur la côte normande le 06 juin 1944 feront les mêmes erreurs entraînant des désastres humains.

L'absence d'études météorologiques entraîneront par exemple, le 6 juin 1944, un grand nombre de parachutistes américains loin de leurs objectifs en les éparpillant sur un terrain inconnu. Les objectifs, trop gros par des unités parachutistes, a entraîné des résultats mitigés (Prise de Ste Mère l'Eglise - Tenir la route de St Lô - Fermer l'axe allant sur Cherbourg).

Les britanniques du 17 au 25 septembre 1944 en assignant un trop grand nombre d'objectifs à remplir lors de l'opération Market Garden, verront leurs unités parachutistes se faire éparpillés dans l'agglomération d'Arnhem, en Hollande, entraînant un désastre militaire.

A l'inverse, lors du 6 juin 1944, les paras britanniques ont eu des succès retentissants. Leurs objectifs étaient simples et peu nombreux : prendre un pont - détruire des batteries d'artillerie. Ces objectifs ont la particularité d'être, dans un premier temps, réalisables sans armes lourdes.

Les allemands renouvelleront des opérations aéroportées mais avec des ambitions plus restreintes : Prise de la petite île de Leros (Opération Léopard), libération de Mussolini à Gran Sasso, renforcement de troupe pendant la campagne de Tunisie.

De cette opération Merkur, deux aspects positifs pourront être crédités :

1- Göring perd de sa notoriété et l'armée allemande n'apparaît plus, aux yeux des alliés, comme une armée invincible.

2- L'arme parachutiste va gagner en efficacité et donnera des idées aux alliés pour leurs futures opérations.



L'histoire de l'escadrille NORMANDIE NIEMEN

22 juin 1941

L'Allemagne nazie rompt le pacte de non-agression germano-soviétique et attaque l'URSS.

Courant 41 à février 42

Les représentants de Vichy sont déclarés personae non grata par les autorités Soviétiques et sont priés de rentrer en France.

De passage à Istanbul, le colonel Luguet, attaché de l'Air, fait défection et rejoint Londres.

Là, l'analyse qu'il fait au général Valin de la situation diverge notablement de l'opinion que se font les Britanniques. Ces derniers tablent sur une défaite rapide des Soviétiques à la lumière des débuts foudroyants de l'offensive allemande. Le général De Gaulle est mis au courant de cette analyse et y entrevoit la possibilité de faire reconnaître sa légitimité auprès des alliés.

Il pense d'abord à envoyer une division d'infanterie combattre auprès des Soviétiques. Devant les difficultés de ce projet (principalement logistique) et sur la recommandation du général Valin, il propose d'envoyer une unité aérienne.

Février 1942

Le 19, deux officiers parlant couramment le russe sont désignés pour prendre langue avec les Soviétiques ; le colonel Luguet et le commandant Mirlesse.

Les Soviétiques étudient la proposition avec intérêt.

Une première liste de pilotes est communiquée aux Soviétiques le 25.

On pense au capitaine de frégate Jubelin pour en prendre le commandement. On lui préférera Joseph Pouliquen. Toutefois on garde l'adjoint qui était prévu à Jubelin, le commandant Tulasne.

Mars 1942

Contre toute attente, le 27, les représentants Soviétiques émettent un accord de principe.

Juin 42

Confirmation du général Valin aux commandants Pouliquen et Tulasne de la création de l'unité. Ils sont chargés du recrutement.

Ils se mettent en route pour Rayak en Syrie où il a été prévu de monter l'unité.

La liste des pilotes se précise.

Parallèlement les négociations franco-soviétiques continuent malgré les nombreuses embûches politiques et les coups du sort.

Juillet 42

Les négociations se précisent et entrent dans leur phase finale.

Septembre 42

La liste des pilotes s'étoffe et le personnel est pratiquement au complet.

Le 1er, De Gaulle signe officiellement la création du nouveau groupe de chasse.

Il faut lui trouver un nom et après maintes hésitations, on retient le nom de Normandie comme nom de baptême de la future unité.

Pendant ce temps, en Syrie, on continue à s'entraîner sur deux D520.

Novembre 42

Le 12, départ vers l'URSS en passant par l'Irak et l'Iran. Signature fin novembre de l'accord définitif sur l'envoi d'une unité de chasse combattre auprès des Soviétiques.

Décembre 42

Le 2, arrivé de la majorité du personnel en Russie.

Pouliquen est rappelé et Tulasne prend sa suite (le changement ne sera officialisé qu'en mars 43). Il en a été fait ainsi afin de rassurer les Soviétiques. Le commandant Pouliquen n'étant pas un navigant, cela les mettait mal à l'aise.

Choix du Yak comme monture du groupe.

Dés le départ, il fut rapidement évident que politiquement, il allait être difficile de choisir autre chose que du matériel soviétique afin de ne pas froisser le pays hôte.

Malgré les pressions anglo-saxonnes, les Français choisiront le Yak.

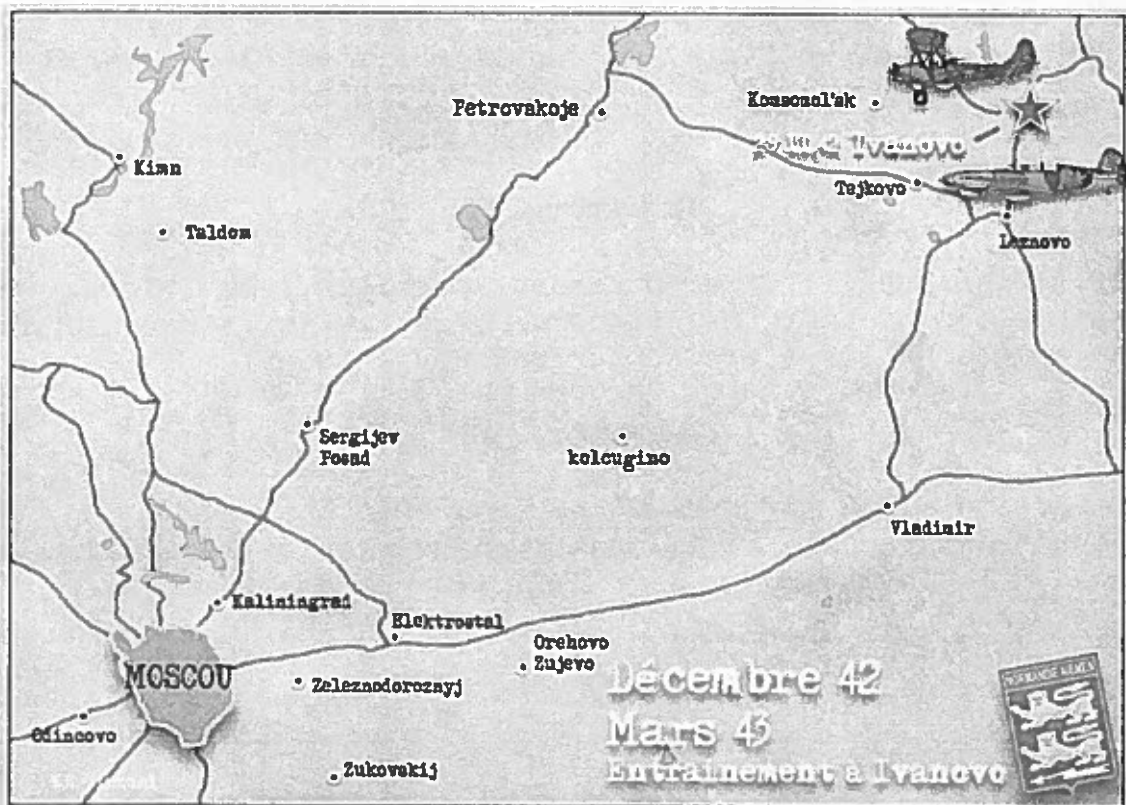
A bien y regarder, la pertinence de ce choix n'a pas que des justifications politiques.

En effet, les Hurricane et P39 (pressentis par les Anglo-saxons) ne sont, en 42, ni modernes ni véritablement adaptés aux conditions particulières du théâtre d'opération soviétique. Cette dernière qualité, le Yak, avion de production indigène, la possède pleinement et les Français n'auront jamais à regretter leur choix. Tout au long de la guerre, ils purent, grâce à ce choix, bénéficier des évolutions les plus modernes du Yak. Il n'en aurait probablement pas été de la sorte si le choix s'était porté sur des avions occidentaux.

De plus, détail non négligeable, au dire de Tulasne qui a personnellement testé tous les avions proposés aux NN, le Yak avait un comportement fort proche du D520.

Début de l'entraînement à Ivanovo sur UT2, U2 et Yak7.
Conditions climatiques difficiles. Températures allant jusqu'à -35°C.

Les mécaniciens aussi s'entraînent dehors par ces températures.



Janvier 43

Arrivé à Ivanovo des premiers Yak1, le 19.
Début des premiers entraînements aux opérations aériennes.
De nombreux vols sont effectués.
Les Français s'acclimatent doucement à leur pays d'accueil.
Nourriture rustique et vin quasi introuvable..

Février 43

Le 23, Pouliquen quitte le groupe et rejoint la mission militaire à Moscou.

Mars 43

Le 11, le général commandant de la région aérienne de Moscou inspecte le groupe. Il est ébloui par la qualité de la démonstration des Français.
Le 14, Tulasne déclare le groupe prêt au combat.
Le 16, la dotation en Yak atteint quatorze appareils.
Le 19, ce sont le représentant du commandement supérieur des forces aériennes soviétiques et le général Petit qui déclarent le groupe apte au combat.
Le 22, c'est le groupe qui s'envole vers sa première base opérationnelle près de Polotniani-Zavod. Il y arrive le jour même.

La première campagne

Mars 43

Le groupe est attaché à la 303ème division de chasse. Elle est commandée par le général Zakharov, vétéran des combats d'Espagne et de l'incident de Kalkin Ghol. De part ses nombreuses expériences à l'étranger, il est le plus cosmopolite des généraux soviétiques. Cela sera, à plusieurs reprises, un avantage pour les Français.

Les premiers vols ont lieu. Les pilotes du Normandie se font accompagner d'avions guide pour les aider à se familiariser avec leur zone d'opération.

La première sortie de guerre est effectuée par Derville et Durand qui décollent sur alerte. Ils ne parviendront pas à intercepter l'avion de reconnaissance.

Avril 43

Le 5, premier véritable vol de combat. Une patrouille escorte trois Pe2. Ils sont pris à partie par deux FW190. Le premier s'écrase en flammes des suites des tirs de Préziosi et le second sera comptabilisé comme probable à Durand. Des félicitations seront reçues par télégramme pour ces premières victoires.

Le 13, le malheur s'abat pour la première fois sur le groupe avec la perte de Derville, Poznanski et Bizien. Deux FW190 sont revendiqués et les Soviétiques comptabiliseront trois autres victoires aux trois pilotes disparus.

Le 15, le Normandie reçoit l'ordre de partir pour un terrain près de Mosalsk. Le groupe y arrive le 16.

Premiers enseignements tirés par le commandant Tulasne

:

Conditions générales de travail:

L'escadrille est arrivée au front en plein dégel, c'est à dire, la plus mauvaise période de l'année russe. La température assez froide nécessite toujours une mise en route des moteurs assez longue (eau chaude et huile chaude). Les mécaniciens fournissent un travail d'environ quatorze heures par jour. Le déplacement des avions au sol entre les alvéoles et la piste demande souvent trente à quarante minutes et l'aide de tout personnel de l'escadrille, ceci pour tous les avions, avant et au retour de la mission.

L'installation:

Le personnel soviétique a libéré le seul bâtiment confortable de la base pour y installer l'escadrille. La nourriture est excellente à tous points de vue : quantité et qualité, vin assez souvent, vodka pour les pilotes et les mécaniciens chaque fois qu'il y a une mission de guerre.

Le moral du personnel:

Il est excellent. Evidemment, les conditions de travail en URSS en plein hiver paraissent plus dures aux pilotes venant directement d'Angleterre, habitués qu'ils étaient aux terrains bien aménagés avec mess et logements confortables, la grande ville et les distractions à proximité, les survols de territoire ennemi par groupe de 50 à 150 avions. Néanmoins, ils s'habituent rapidement à ces nouvelles conditions de guerre.

Première impression du commandement soviétique

En moins d'un mois, Normandie a conquis l'estime de tous. Les bombardiers, protégés par l'escadrille, n'ont eu aucune perte. Le commandement soviétique a été très impressionné par la tenue du groupe, la qualité du commandement et des pilotes, l'organisation des missions, la tactique des combats et il a donné des instructions aux commandants du 29ème régiment auquel appartient Normandie pour étudier et prendre exemple sur les Français.

Le groupe est maintenant à moins de quarante kilomètres du front.

Le 17, Normandie, accompagnés de six Yak du 18ème régiment placés sous ses ordres, s'en va attaquer un terrain d'aviation allemand. Ce sera une réussite complète.

Mai 43

Le 2, Lefèvre abat un Henschel 126.

Le 3, seize missions de couverture sont effectuées. Le même Lefèvre, accompagné par de La Poype abat un Me109 alors qu'ils sont engagés par quatre 190 et deux 109.

Plus tard la même journée, Durand abat un autre Henschel 126.

Le 7, deux raids sont montés contre un terrain près de Spas-Demensk. Au total, sur la base et les routes alentour, le groupe détruit deux bimoteurs, endommage six avions et cause la perte de quarante-trois camions, deux voitures ainsi qu'une citerne.

Mahé ne rentre pas de ces raids et sera capturé par les allemands après avoir été dénoncé par des enfants.

Le général Petit proteste contre l'utilisation de Normandie dans ces conditions qui ne correspondent pas à ce qui avait été convenu. Dorénavant, Normandie se cantonne à faire de la chasse.

Le 10 arrivée en renfort du sous-lieutenant Bernavon et de l'aspirant Bon.

Le 15, A.Littolf et N.Castelain abattent un Me110 et font fuir un Me109.

Le 18, arrivée de l'aspirant Alexandre Laurent .

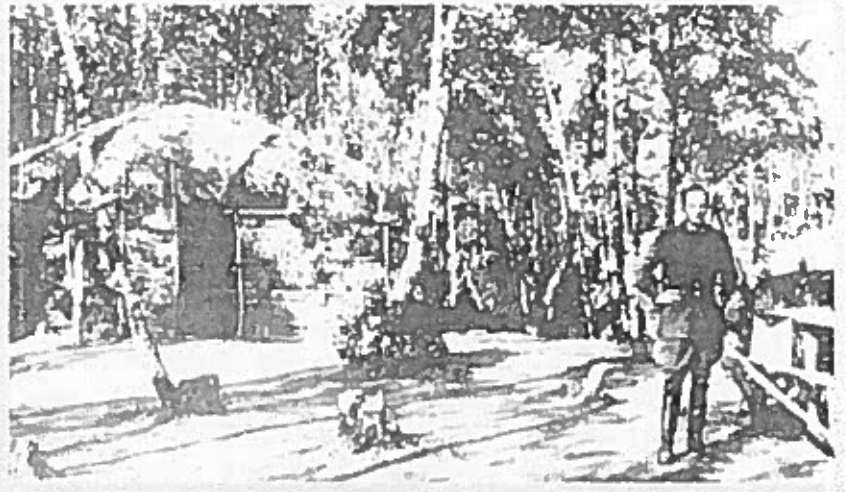
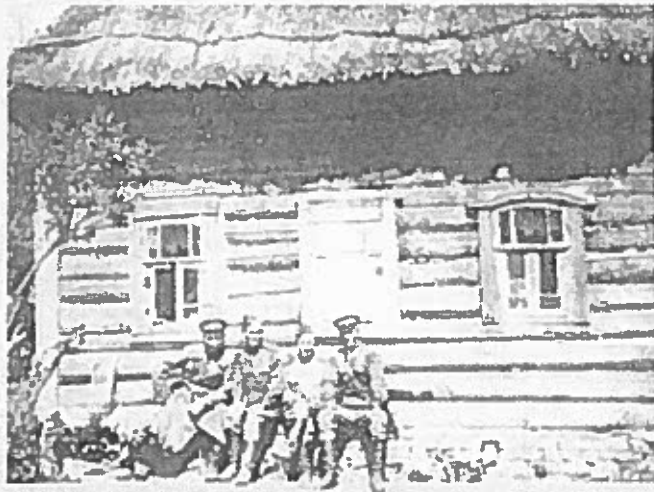
Transfert le 20 sur le terrain de Koselsk-Loubny où le groupe soufflera une petite dizaine de jours.

Juin 43

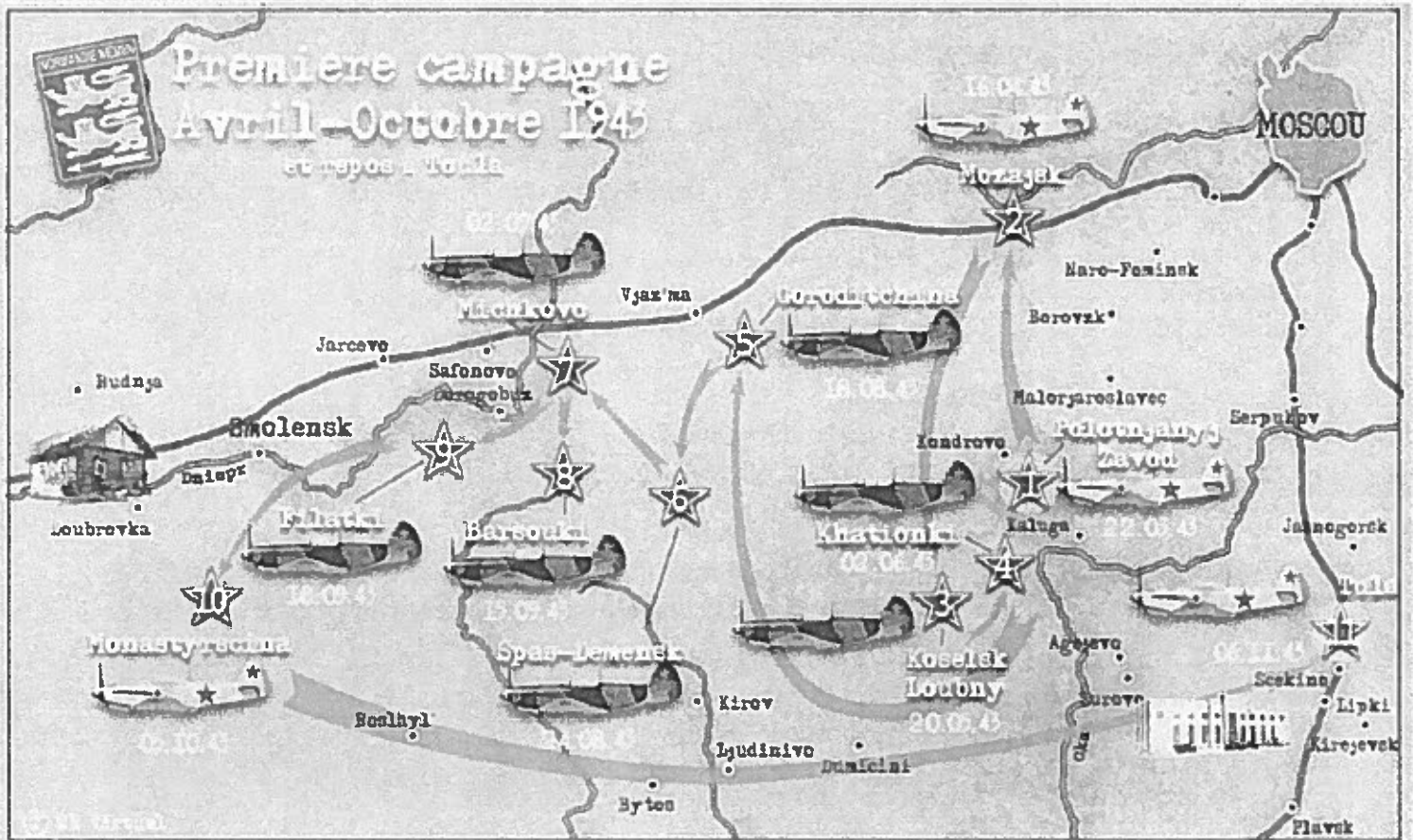
Le 2, Khationki devient la nouvelle base de Normandie.

Brève description du Terrain par Pierre Pouyade :

"Khationki, c'est comme tous les terrains d'aviation soviétiques du front, un simple champ, en bordure d'un bois de bouleaux et de pins où sont camouflés les avions."



A gauche: une isba similaire à celles dont les pilotes disposaient pour dormir, elles étaient situées à quelques kilomètres du terrain et le transfert se faisait par camion. Les mécanos quant à eux devaient dormir sur le terrain.
 A droite: La "salle de repos" de Khationky, qui a tout de la "yourte" si ce n'est qu'elle ne semble pas être en feutre. A droite l'aspirant Balcou.
 Ci-dessous: La carte des terrains de la première campagne



Le 9, nouvelle arrivée de pilotes.

Pilotes arrivés en renfort le 9 juin 1943 :

Aspirant Balcou André
Sous-lieutenant Barbier Leo
Lieutenant Henri Boubé
Capitaine de Forges Paul
Lieutenant Léon Gérard
Aspirant Mathis Jacques
Capitaine Pouyade Pierre
Lieutenant Tedesco Jean
Aspirant Vermeil

Le 12, Lefèvre et de La Poype s'adjugent un FW189 probable.

Le 15, c'est A.Littolff et N.Castelain qui abattent un avion du même type.

Le 16, Albert et Préziosi en descendent un autre.

Le 19, un communiqué officiel soviétique mentionne Normandie pour la première fois.

Le 23, le groupe abat un FW190 et en endommage un autre. Un FW189 de reconnaissance sera aussi endommagé dans un combat pendant lequel Béguin perd une partie du revêtement de son Yak.

Tout au long du mois de juin, les nouvelles recrues sont entraînées sur le maigre matériel encore en état de voler.

Juillet 43

Le 5, le groupe reçoit douze Yak9. Grâce à cela, on constitue deux escadrilles. La première sera commandée par P.Pouyade, la seconde par A.Littolff.

A cette même date, les Allemands lancent l'Opération Citadelle avec pour but de réduire le saillant de Kursk.

Le 13, deux Me110 sont ajoutés aux crédits du Normandie.

Le 14, les Français et les Russes fêtent dignement la fête nationale.

Ce même jour Jean de Tedesco est abattu. Au cours du même combat, deux Me110 sont détruits. Dans un autre combat, un FW190 est abattu.

Le 16, Normandie revendique la destruction de deux Me110 et d'un FW189.

Lors de la même journée, A.Littolff, N.Castelain et A.Bernavon disparaissent au combat tandis que seulement un Ju87 est abattu.

Le 17, au cours de la seconde mission du jour, un Fw190 est abattu.

En fin d'après-midi, J.Tulasne et F.Vermeil disparaissent dans

un furieux combat.

Le 18, P.Pouyade reprend le commandement et un Ju88 devient la trentième victoire du groupe.

Au vu des terribles pertes, Zakharov conseille amicalement à P.Pouyade de modifier les tactiques trop individualistes des pilotes français. Il leur faudra s'adapter aux tactiques soviétiques s'ils veulent pouvoir durer. La décision est aussi prise de remplacer les mécanos français, complètement débordés du fait de leur petit nombre, par des mécanos soviétiques.

Le 28, A.Préziosi disparaît dans un combat contre six Fw190.

Le 30, arrivée de l'aspirant André Largeau.

Aôut 43

Le 3, encore des renforts.

Pilotes arrivés en renfort le 3 Aout 1943 :

Sous-Lieutenant Astier Louis

Lieutenant Denis Roger

Aspirant Fauroux Yves

Aspirant Foucaud Henry

Aspirant Jeannel Pierre

Aspirant Rey Jean

Aspirant de Sibour Jean

Le 8, quelques nouveaux avions sont perçus.

Les vols d'entraînements continuent.

Le 18, le groupe se redéploie sur le terrain de Gorodichina.

Le 21, un Fw190 est abattu.

Le 24, le groupe déménage sur le terrain de Spas Demiansk.

Le 28, un obus de DCA tue Jean Rey. Ce dernier était assis en place arrière d'un avion de liaison piloté par Louis Astier.

Le 30, trois Ju87 augmentent le palmarès du groupe.

Le 31, de Forges, de Sibour, Laurent et Fauroux sont abattus.

On retrouve Fauroux et Laurent. Pour compenser ses pertes, Normandie abat trois Ju87, quatre Fw190 et un He111.

Septembre 43

Normandie participe activement à l'offensive sur Ielnia et sur Smolensk.

Le 2, le groupe est à Michkovo.

Le 4, Léon trouve la mort au combat. Un Ju88 et un Fw190 sont abattus.

Le même jour, Normandie reçoit six Yak9 et un Yak9T.

Le 6, Mathis est blessé au combat et devra être rapatrié en Grande-Bretagne.

Le 14, un Fw190 est abattu par J.Risso mais Largeau ne rentre pas. Arrivée du Lt. Yves Mourier
Le 15, arrivée à Barsouki.
Le 17, deux Fw190 s'ajoutent au palmarès du groupe.
Le 18, le terrain de Filatki devient la nouvelle base de Normandie.
Le 19, quatre Ju87 sont abattus.
Le 20, A.Balcou ne rentre pas.
Le 22 au cours d'une mission d'interception, six Ju87 et quatre Fw190 sont abattus. Du côté français, c'est Foucaud qui ne rentre pas mais il sera ramené plus tard dans la journée par un U2. Des soldats soviétiques l'ayant secouru.
Le 26, Jeannel est obligé de sauter en parachute au cours d'un combat pendant lequel des Fw190 endommagent son avion. Blessé lors d'un atterrissage violent, il se brise la colonne vertébrale. Envoyé à Moscou pour y être soigné, il reviendra en 44 pour piloter le Yak6 de liaison.

Octobre 43

Le 4, un Hs126 est abattu.
Le 5, Normandie déménage encore. Cette fois-ci, il s'envole pour Sloboda-Monastirchina.
Le 7, un autre Fw190 est abattu.
Le 12, c'est au tour d'un autre Fw190 d'y passer.
Ce même jour voit l'arrivée de l'aspirant Jules Joire.
Le 13, c'est encore trois Fw190 qui font les frais de la dextérité des pilotes français. Hélas, Maurice Bon et Roger Denis feront les frais de celle des Allemands.
Le 15, Normandie perd encore un pilote, Léon Barbier. Deux Ju88 et trois Fw190 sont abattus.
Le 22, dernière sortie opérationnelle pour 43 au cours de laquelle Normandie escorte 27 Pe2.

Fin de la première campagne

La suite de la campagne du Normandie Niémen dans le prochain Contact

Les avions de l'escadrille Normandie Niemen

Une fois le premier contingent arrivé à Ivanovo fin Novembre 43 (voir liste pilotes, se pose la question capitale du matériel. Les soviétiques se montrent pleins de bonne volonté et offrent aux pilotes français tout ce dont ils disposent comme chasseurs. Le choix peut alors se porter sur des appareils anglo-saxons comme les hurricanes, américains comme les P-39, ou encore les monoplaces soviétiques. Le hurricane était à ce stade du conflit déjà surclassé par les avions allemands, quant au P39 il avait une si mauvaise presse auprès des pilotes alliés et plus particulièrement anglais qu'il ne pouvait représenter un choix envisageable. Restaient donc les chasseurs russes... C'est en fait en étudiant les caractéristiques techniques des différents appareils que le choix s'arrête sur le Yak1. Ceci d'ailleurs ne semble pas étonner les soviétiques qui approuvent pleinement la décision. Mais les appareils n'arriveront que fin Janvier et jusque là les pilotes du GC3 devront voler sur le yak7 UTI biplace d'entraînement. En double d'abord, pour la familiarisation, puis en solo. Le choix du Yak1 suscitera par contre des grincements de dents au niveau des états-majors alliés, qui ne comprendront pas le rejet de leurs appareils. Pourtant les petits chasseurs Yakovlev et le GC3 sont alors en passe d'accomplir de grandes choses

Le YAK-1

* LE premier nom du Yak-1, alors prototype, était I-26. Son concepteur, Alexandr Yakovlev, s'était vu décerner pour sa création un prix de 100000 roubles et une automobile en 1939. Pour un premier avion militaire, cela s'annonçait bien. Ce n'est que quelques mois plus tard que l'avion recevait le nom officiel de Yak-1 et que l'aventure commençait...

* Le problème majeur de l'aéronautique russe de l'époque, et de bien d'autres d'ailleurs, résidait dans la difficulté de concevoir et de produire des propulseurs puissants et légers. Le moteur le plus couru à l'époque était le Klimov M105-P, en fait un moteur Hispano-Suiza 12Y fabriqué sous licence. Il s'agissait d'un 12 cylindre en V de 1100 CV. Pour contourner la difficulté la tendance était à la construction de chasseurs légers et particulièrement maniables et le yak-1 n'échappa donc pas à cette règle avec sa construction mixte de tubes d'acier et de bois recouvert dans sa partie avant de tôles d'alliage léger.

* Le Yak1 M105P aurait dû entrer en production en Mai 1940 à Leningrad, Moscou et Saratov, en fait il n'en fut pas ainsi. Leningrad fut évacuée en 41 sans avoir quasiment produit de Yak1, quant à Moscou et Saratov leur production fut bien vite convertie en Yak7 UTI. Les premières livraisons se feront en Février 41 même si à cette époque le yak1 doit encore subir bon nombre de modifications (jusqu'à 53 en liste!) et compte de nombreux défauts (les Yak1b de l'usine 301 auront une terrible réputation) Mais les nécessités du conflit feront que le Yak1 verra ses défauts corrigés au fur et à mesure de sa production, et bon nombre de pilotes devront par exemple voler sans radio, ou en s'accommodant de fuites et pannes diverses. Les problèmes allaient jusqu'à une perte de performance par rapport au I-26 mais avaient en général pour origine une mauvaise fabrication et non une mauvaise conception. Heureusement la finesse, la stabilité et le taux de montée n'étaient eux pas ou peu affectés. Cette première version était armée de deux ShKAS calibre 7.62mm (2x750 ammo) et d'un ShVAK de 20 mm (120 ammo). En 1941 M105P devint M105PA grâce à la substitution du carburateur, ce qui permit au Yak1 de rivaliser avec les F2 au dessus de 3000m. 2947 yak1B M105P et PA furent construit entre 1940 et 1942.

* Le yak1 M105PA modifié résulta d'une modification ultérieure du moteur faite en Avril 1942, pouvant être effectuée par les mécanos directement sur la base. Elle consistait à augmenter la pression de l'air dans le carburateur de 910 à 1059 mm de mercure.

Les résultats furent probants et les pilotes enthousiastes, du moins au début...

Le vol plat au maximum de la puissance n'était possible que durant deux ou trois minutes sans risque de surchauffe, même problème en montée durant laquelle il devenait nécessaire de faire des paliers tous les 2500 ou 3000m. Chauffer signifiait augmenter les fuites d'huile, salissant la surface du radiateur, puis le pare brise et obligeant le pilote à voler verrière ouverte. c'est ainsi que le NKAP ordonna un programme prévoyant la modification du moteur ET du système de refroidissement.

A partir de Mai 42, le moteur fut donc modifié en usine et rebaptisé VK105PF du nom de son chef de projet, V.Klimov. Dès le début du mois de juin les yak1 sortaient d'usine avec un moteur de 1210 Cv et un nouveau radiateur.

Les résultats furent très probants si ce n'est une forte tendance au capotage.

* C'est aussi en Juin de la même année que furent opérées les modifications qui portèrent au yak1B. La liste est assez longue mais outre l'adoption du VK105PF les plus significatives furent l'adoption de la verrière en goutte d'eau, l'abandon

des deux mitrailleuses de 7.63 pour une mitrailleuse unique de calibre 12.7, l'adoption d'un système électro mécanique de recharge des armes, une plaque de blindage transparente derrière la tête du pilote etc...C'est en Octobre 1942 que cette nouvelle version remplaça toutes les autres sur les chaînes de montage. Puis en Décembre 1942 seront apportées d'autres modifications (poids et aérodynamique) pour tenter de contrecarrer la supériorité du F4 puis du G2. De Décembre 42 à Juillet 44 on construisit 4461 Yak1B ainsi modifiés.

Il n'y aura pas d'autre modification du Yak1B si ce n'est le Yak1-M, mais celui ci est en fait le prototype du yak3 et ne sera construit qu'à deux exemplaires.

Le yak 1b, un avion extrêmement rustique...

Le yak1 et les modèles suivants avaient été conçus pour servir sur un très vaste terrain d'opération peu fourni en voies de communication et par conséquent tout était projeté pour réduire au minimum la maintenance. A commencer par l'habitacle ou le collimateur ne nécessitait pas d'ampoule de rechange car il fonctionnait...à la lumière solaire !! Pas d'horizon artificiel, pas de radio goni non plus, un équipement radio simple, minimal et peu sélectif, une manette de gaz, une commande d'hélice à pression d'huile et les instruments correspondants. Rien qui ne soit strictement nécessaire.

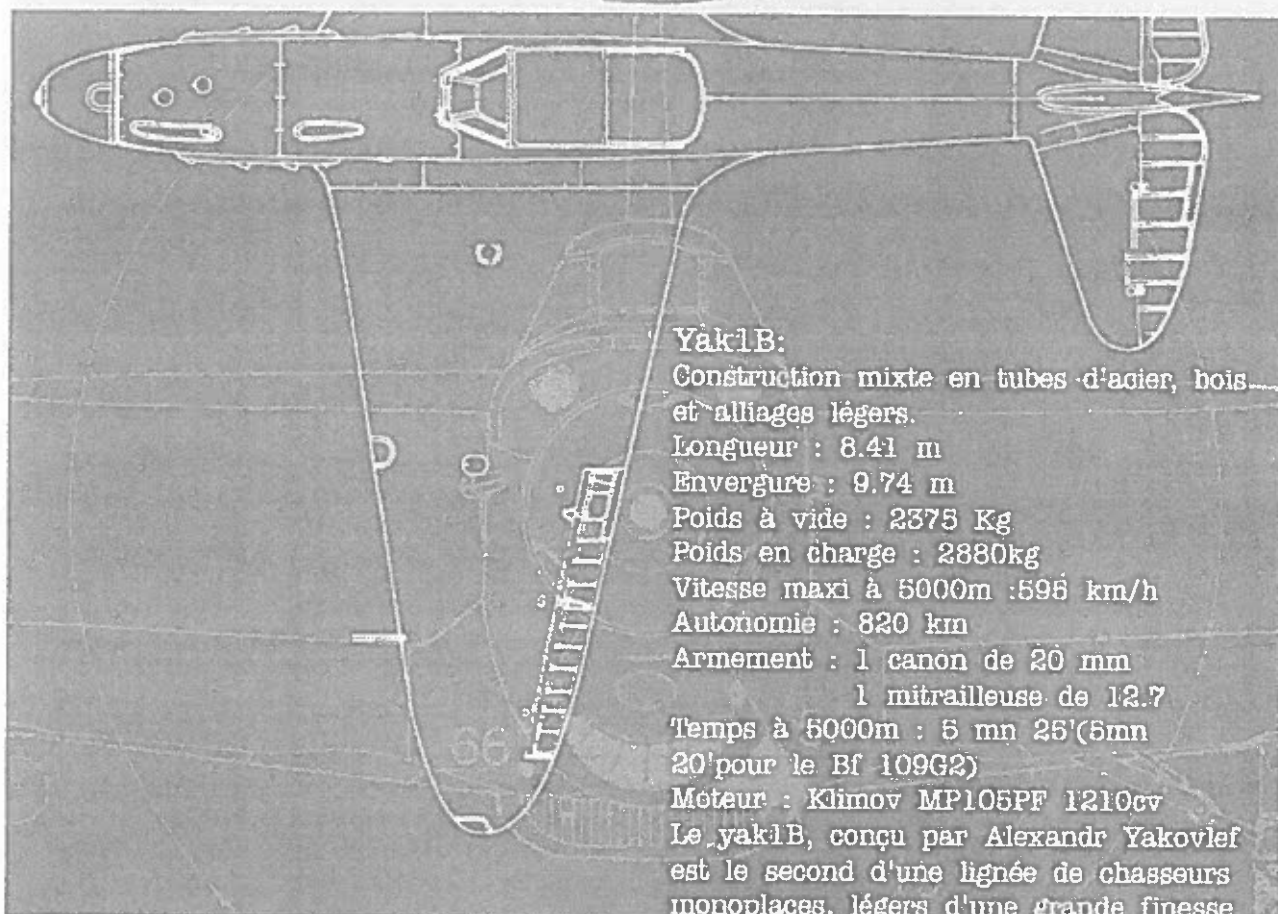
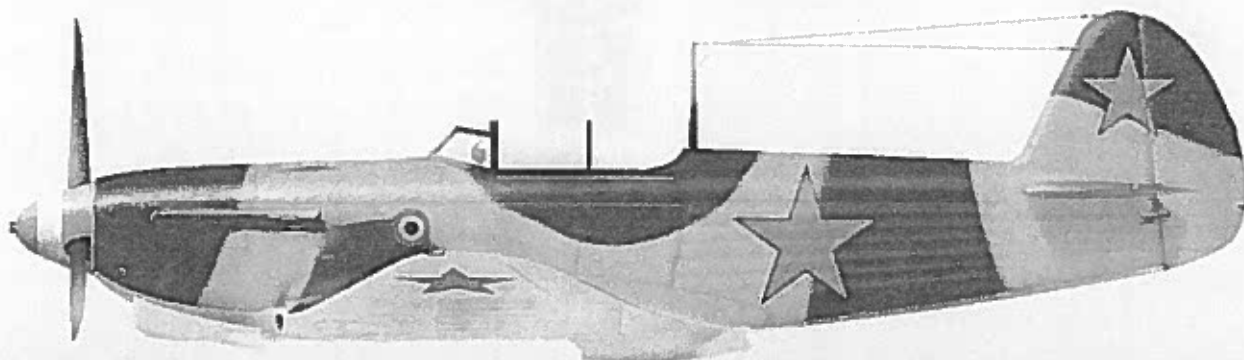
L'avion était doté de pneus basse pression pour exploiter les terrains difficiles, son moteur était fiable et robuste, facile d'entretien car dépourvu de système sophistiqué de surpuissance. Le refroidissement se faisait tout simplement à l'eau, même si ce système demandait la vidange totale du circuit de refroidissement la nuit par grand froid et l'injection d'eau chaude au démarrage. Il était parfois nécessaire de faire de même pour l'huile.

Son réservoir d'essence pouvait prendre feu, mais n'explosait pas car une partie des gaz d'échappement une fois filtrés était injectée dans le réservoir lui même.

Tout cela se reflétait dans le pilotage, simple, facile et agréable. Il pouvait faire un 360° en une quinzaine de secondes.

(informations d'après J.Risso)

Alexandr Yakovlev YAK-1B



Yak-1B:

Construction mixte en tubes d'acier, bois et alliages légers.

Longueur : 8.41 m

Envergure : 9.74 m

Poids à vide : 2375 Kg

Poids en charge : 2880kg

Vitesse maxi à 5000m : 598 km/h

Autonomie : 820 km

Armement : 1 canon de 20 mm

1 mitrailleuse de 12.7

Temps à 5000m : 5 mn 25'(5mn 20'pour le Bf 109G2)

Moteur : Klimov MP105PF 1210cv

Le yak-1B, conçu par Alexandr Yakovlev est le second d'une lignée de chasseurs monoplaces, légers d'une grande finesse

et maniabilité, conçus pour pallier le manque de moteur puissant à cette époque en URSS.

Ce sont ces caractéristiques qui amèneront les pilotes du GC3 à le préférer aux concurrents Anglo saxons, ce choix discuté par les alliés, se révélera gagnant.

PROVINCE DE HAINAUT
LE GOUVERNEUR



*À l'occasion de la Fête Nationale,
le Gouverneur de la Province de Hainaut
a l'honneur de vous inviter à assister au Te Deum
qui sera chanté le 21 juillet 2012, à 11 heures,
en la Collégiale Sainte-Waudru, à Mons.*

*L'entrée des Autorités se fera suivant un horaire
qui sera communiqué ultérieurement.*

Répondre au moyen du formulaire ci-joint avant le 5 juillet 2012.



L'activité des Spiroux

Journée placée sous le signe de l'histoire et de la découverte dans la région de Bavay à 20 kms de Mons

Programme

10H00 à 12H00 - Visite du site de la bataille de Malplaquet
ou solution de rechange : visite guidée du musée du marbre à Bellignies

12H15 - Repas à la Taverne du Baron à Gussignies

15H00 à 17H30 - Musée archéologique de Bavay :

Visite de l'exposition « Quoi de neuf Docteur ? »

Comprendre la médecine de l'antiquité, les croyances, le personnel soignant, la manière de dispenser les soins, ... voilà le programme proposé par le musée archéologique de Bavay pour sa nouvelle exposition temporaire.

Retournons pour quelques heures dans cette période de l'histoire pour comprendre la médecine de l'époque.

Visite du forum de Bavay

Où ? 1) Site la bataille de Malplaquet (voir itinéraire ci-dessous) ou musée du marbre A Bellignies

2) Musée archéologique de Bavay
Allée Chanoine Biévelet à 59570 Bavay
Parking à proximité du site

Itinéraire : en venant de Mons, prendre la route de Maubeuge, à la gare d'Hyon - Ciplu, prendre à droite et continuer jusqu'au prochain croisement.
Continuer tout droit en direction de Genly, Sars la Bruyère et Malplaquet.
A quelques centaines de mètres après la frontière, vous trouverez, sur votre gauche, un monument qui commémore la bataille de Malplaquet
Le temps du trajet depuis Mons est de 25'

Quand ? le samedi 29 septembre 2012 – le RV est fixé à 09H45

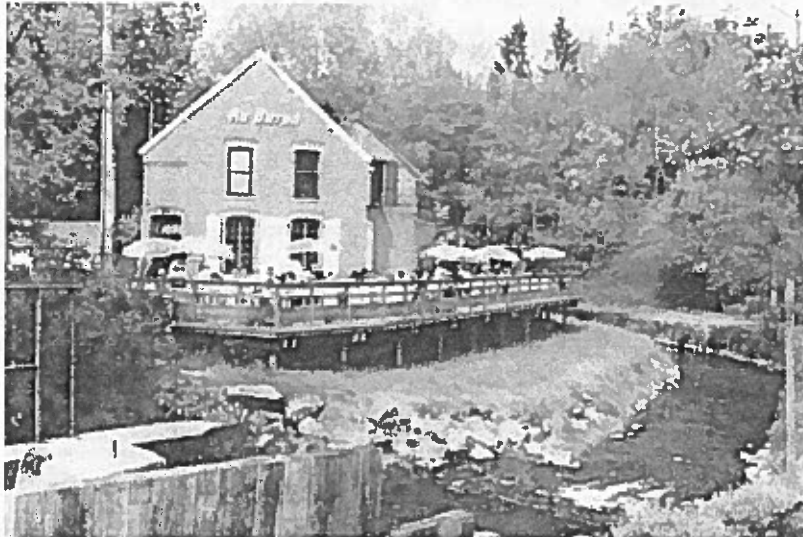
Activités : - Visite du site de la bataille de Malplaquet ou du musée du marbre à Bellignies
- Repas à la Brasserie au Baron rue du Piémont 59570 Gussignies à partir de 12H15 (*)
- visite avec guide l'exposition « Quoi de neuf , docteur ? »
- Visite du site de Bavay (le film en 3D) et le forum

(*) Avant le repas nous visiterons la micro-brasserie artisanale

PAF : - Site, musée, exposition, forum et guides : 15,00 € (minimum 20 personnes)
- Repas : 40, 00 € (apéritif, entrée, plat principal, dessert, café, vins et eaux compris)

A verser au compte du CROR Mons BE64 0015 7243 3452

Vue de la Taverne du Baron avec la rivière l'Hogneau qui arrose Gussignies



Menu proposé

Apéritif

Entrée (au choix)

- La Coquille St Jacques à la Normande

- Le Dos de Cabillaud et sa Sauce au Beurre Blanc

- Le Saumon Fumé et sa Crème Fine à la Ciboulette

- Le Toast au Chèvre Rôti aux Tomates Confites

- La Salade au Gésier de Volaille confit

Et son Marchon de Canard Confit

- La Terrine de Campagne à « La Cuvée des Jonquilles »

- Le Feuilleté d'Escargots à l'Avesnoise

- L'Escavèche Gratinée ou froide

Plat principal (au choix)

L'Agneau

- La Brochette d'Agneau
- Les Côtes d'Agneau
- La Tranche de Gigot
- Le Carré d'Agneau Grillé au Thym

Le Bœuf

- La Brochette de bœuf
- L'Entrecôte
- Le Pavé de Rumsteck

Le Canard

- Le Magret de Canard

Les poissons

- La Truite grillée
- Le Pavé de saumon Grillé
- La Papillote de saumon et sa Julienne de Légumes

Dessert (sur place)

Café

Vins et eaux

✂.....

Bulletin d'inscription à renvoyer
Chez Alain KICQ, 34 rue de la Licorne – 7022 Hyon
065/35 42 85 - 0485/13 12 01 – alain.kicq@hotmail.be

- 1) Visite du site de la bataille de Malplaquet ou du musée du marbre OUI – NON (*)
- 2) Visite de l'exposition au musée archéologique de Bavay et du Forum OUI - NON (*)
- 3) Participation au repas OUI - NON (*)

Votre choix pour le repas (voir menu ci-dessus):

- Entrée : Nombre :
..... Nombre :
..... Nombre :
- Plat principal : Nombre
..... Nombre :
..... Nombre :
- Dessert à voir sur place

Nom : Nombre de personnes :

Adresse :

Téléphone : E-mail :

Je verse au compte du CROR Mons BE64 0015 7243 3452 :

- Visite du site de Malplaquet ou du musée du marbre 5,00 €
- Visite du musée archéologique de Bavay 10,00 €
- Repas à la taverne du Baron 40,00 €

(*) Barrer la mention inutile

